

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

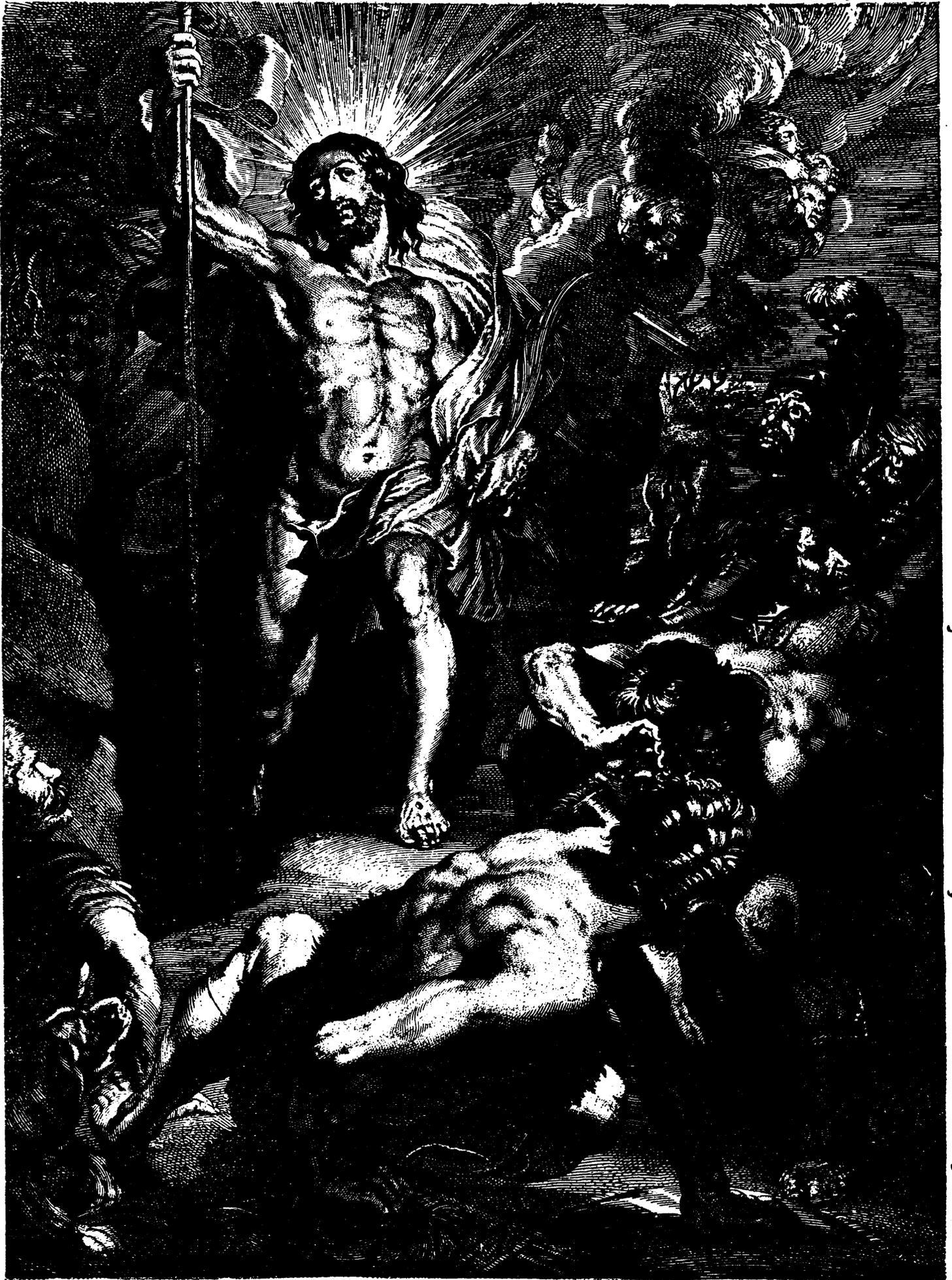
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 204. — SAMEDI, 31 MARS 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA RÉSURRECTION, FAC-SIMILE DE LA GRAVURE DE BOISWERT, D'APRÈS LE TABLEAU DE RUBENS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 31 MARS 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Sonnet, par Chs A. Gauvreau.—La résurrection.—Chronique des voyages et de la géographie.—Voyages de M. Alphonse Pinaud, par Jules Gros.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—Les larmes du Christ, par Faucher de St-Maurice.—Choses et autres.—Concert artistique.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : La Résurrection.—Les Saintes Femmes au tombeau.—La danse du bâton chez les Indiens.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de mars), aura lieu SAMEDI, le 7 AVRIL, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



On est heureux à la Cour d'Angleterre.. La fille de la Reine Victoria est impératrice d'Allemagne et son avenir est assuré.

Que ceci ne vous fasse pas trop sourire, car c'est avec la plus grande anxiété que l'on a suivi du château de Windsor, les différentes phases de la maladie de Guillaume et de celle du prince héritier, actuellement régnant sous le nom de Frédéric III, non pas que l'on craignit

une commotion politique capable d'ébranler Albon, ni que l'on eût une amitié bien profonde pour ces deux allemands, mais parcequ'il s'agissait d'une question bien plus grave... une question d'argent.

Si Fritz, le prince héritier était mort avant son père, madame Fritz n'aurait jamais été impératrice et serait restée veuve pauvre, à peine aurait elle eu cent mille piastres de rente.

La misère, à peu près; pas la moitié des revenus d'un modeste banquier juif!

Mais le ciel n'a pas permis une telle infortune et l'avenir de la nouvelle impératrice est assuré, Frédéric est couronné, sa femme aura un douaire considérable... il peut mourir.

* * Il peut si bien mourir que tous les médecins allemands hurlent aux chausses du docteur anglais Mackenzie, qu'ils accusent presque d'avancer les jours de Frédéric III.

De son côté, le Dr Mackenzie se défend comme un beau diable et prétend que les médecins allemands ne savent pas ce qu'ils disent, que l'empereur souffre d'une affection peu dangereuse, mais... dont les symptômes indiquent un affaiblissement général de l'organisme.

Ce « mais » est gros de menaces et équivaut à dire que si la maladie n'est rien, le malade est perdu.

Les médecins raisonnent presque tous de la même manière, on coupe un patient en morceaux, l'opération réussit bien, magnifiquement bien, mais le malheureux rend le dernier soupir deux jours plus tard.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est qu'après avoir été d'avis que, seul le climat de San Rémo pouvait sauver le malade, les médecins lui conseillent maintenant à l'unanimité un voyage en Suède ou en Ecosse. C'est la même chose, sauf que c'est tout le contraire, comme demi tour à droite et demi tour à gauche.

En attendant, le pauvre empereur a la gorge coupée, il respire par un tube, en argent il est vrai, mais il préférerait à ce métal précieux un bon larynx, comme en possède le plus humble de ses sujets.

* * Le monde politique ne parle que de l'affaire Boulanger, et, comme toujours en pareil cas, les avis sont partagés, et les preuves pour et contre sont tellement embrouillées, qu'il est difficile de s'y reconnaître, à distance comme nous le sommes.

Le comité d'enquête va peut-être tirer la chose au clair, je dis peut-être, car il est à craindre que les passions politiques et les jalousies ne s'en mêlent et n'influent trop sur le jugement qui sera prononcé.

Je ne vous cache pas que j'aime beaucoup le général Boulanger, sans toutefois approuver tous ses actes et surtout l'expulsion, de l'armée, des princes d'Orléans. On aurait pu admettre cette mesure à l'égard du Comte de Paris, quoique je ne sois pas prêt à me prononcer d'une manière définitive, mais le renvoi des braves qui avaient combattu pour leur pays comme de bons soldats, m'a vraiment indigné.

Cependant il est impossible d'oublier que le général Boulanger, comme ministre de la guerre, a fait beaucoup de bien, il a opéré des réformes utiles et a donné à l'armée cette confiance qui est souvent la moitié de la victoire.

Quand à le voir devenir député, jouer un rôle politique, faire alliance avec un parti ou l'autre, nul ne doit le désirer.

On l'accuse en ce moment d'avoir agi d'une manière louche pendant les dernières élections partielles et de s'être absenté de son poste sans permission, dans le seul but de s'entendre avec des amis politiques ennemis du ministère actuel. Si l'accusation est prouvée, ou a eu raison de le relever de son commandement et l'exemple est nécessaire. Si elle est fautive, c'est le ministère qui doit tomber.

Mais, avant d'attendre les preuves, la plupart des journaux français se sont emballés et se sont égarés dans des divagations à perte de vue.

Nous suivons avec intérêt ces graves événements, et nous souhaitons que notre mère-patrie n'en souffre pas trop.

* * Nous voici dans la semaine de tristesse

qui doit se terminer par un jour de grande joie dans toute la chrétienté, le jour de Pâques, que l'on considère généralement comme le véritable premier jour de printemps.

Ce jour là, les enfants vont à la ronde à la récolte des œufs qu'on leur distribue au passage dans le village.

M. André Theuriot a brodé sur ce sujet une charmante poésie que vous lirez sans doute avec autant de plaisir que je l'ai fait moi-même :

Voici le vendredi de la Sainte Semaine ;
Les enfants des hameaux, quand l'aube luit à peine,
S'assemblent sur la place, et les voilà partis
Pour les bois, les aînés guidant l's plus petits.
Ils suivent le détour des agrestes allées,
Et vont devant le seuil des fermes isolées
Chanter selon l'usage et demander des œufs.
Silvain, le plus âgé, fier de ses sabots neufs,
Les fait gaïement sonner sur les cailloux, et Jacques
Répète la chanson et rêve aux œufs de Pâques.
Landry, l'enfant de chœur, porte le grand panier ;
Le petit Jean-Louis, qui mûche le dernier,
Tout aisé et tout guillard au sortir d'école,
Se taille un vert sifflet dans un rameau de saule.
Avril dans les taillis pousse de fins bourgeons,
Et les fleurs qui déjà s'ouvrent dans les buissons,
Narcis-es, jolis bois, primevères mielleuses,
Paraissent agiter leurs têtes curieuses
Et saluer le groupe errant des colliers.
Mais bientôt, par-dessus les branches des halliers,
On voit fumer les toits de la première ferme.
Pénétrant dans l'enclos qu'une barrière ferme,
La troupe des quêteurs se glisse sans parler
Jusqu'au seuil entr'ouvert, d'où l'on peut contempler
Le bahut rebondi, le dressoir où tout brille,
Et le chaudron fumant sur le feu qui pétille.
Aux aboiments d's chiens, la maisonnette accourt :
La mère, les enfants, les valets de labour.
Les écoliers, rangés en cercle, font silence,
Et se prennent les mains ; l'enfant de cœur commence,
Puis, sur un rythme lent, mélancolique et doux,
Avec leurs jeunes voix, ils l'accompagnent tous.

" Laissez dormir vos troupeaux dans l'enceinte ;
Dans les sillons, laissez souffler les bœufs,
Et venez tous entendre une complainte
Qui fait monter les larmes dans les yeux.
Venez ouïr le chant de Notre-Dame,
La pauvre mère au cœur sept fois navré ;
Sur le calvaire elle pleure et réclame
Son Fils que Judas a livré.
Tu l'as vendu, Judas, ô juif immonde !
Trente deniers, traite, tu l'as vendu !
Ton nom, Judas, jusqu'à la fin du monde,
Sera maudit pour ce sang répandu !
Tu le surpris au jardin des Oliviers ;
Le blond Jésus, doux comme une brebis,
Laisse les fers meurtrir ses mains captives,
Et les soldats déchirer ses habits.
Enfants des bois, pâtre de la prairie,
Laissez vos yeux de larmes se remplir ;
Pleurez le Fils de la Vierge Marie,
Qui sur la croix pour nous s'en va mourir."

Vous qui venez d'entendre la complainte,
Donnez, donnez des œufs blancs au chanteur,
Et vous irez, avec la Vierge sainte,
Droit vous assoir près de Notre-Seigneur.

Le chant monte, pareil aux rumeurs d'une ruche,
Puis se tait. La fermière alors ouvre la huche
Aux paineaux de noyer reluisants comme l'or ;
Les œufs nouveaux pondus, les œufs froids encor
Gissent dans le panier tout tapissé de mousse.
La bande des chanteurs s'éloigne. Leur voix douce
S'affaiblit et s'éteint dans le sentier qui fuit ;
Ainsi de ferme en ferme ils vont jusqu'à la nuit,
Quand la première étoile à travers le feuillage
Tremble comme une lame, ils rentrent au village.
Leur pas plus lent malin la fatigue et l'effort,
Et d'œufs frais, le panier est rempli jusqu'au bord.

* * Au lendemain du jour où tous les fidèles viennent d'assister aux funèbres offices de la Semaine Sainte, voici un document qui a un certain à propos.

C'est la sentence de mort prononcée contre le Sauveur, retrouvée à Aquilina, dans le royaume de Naples, en 1820 ; elle était gravée sur une plaque de cuivre, et une plaque semblable avait été envoyée à chacune des tribus.

L'original est en hébreu et la traduction suivante a été faite par des savants français :

Sentence rendue par Ponce Pilate, gouverneur en chef de la Basse Galilée, ordonnant qu' Jésus de Nazareth souffre la mort sur la croix.

Dans la seizième année de l'empereur Tibère, César, le vingt-cinquième jour de mars dans la cité de la sainte Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres sacrificateurs du peuple de Dieu, Ponce Pilate, gouverneur de la Basse Galilée, siégeant sur fauteuil présidentiel du Prétoire, condamne Jésus de Nazareth à mourir sur la croix entre deux voleurs.

La grande et manifeste preuve du peuple disant que :

1. Jésus est un séducteur ;
2. Qu'il est séditieux ;
3. Qu'il est ennemi de la loi ;
4. Qu'il s'appelle fausement le Fils de Dieu ;
5. Qu'il s'appelle fausement le Roi d'Israël ;
6. Qu'il est entré dans le temple suivi d'une multitude de peuple qui portait des branches de palmiers dans leurs mains.

Ordre au premier centurion, Quillus Cornelius, de le conduire à la place d'exécution.

Defuse à qui que ce soit, riche ou pauvre, de s'opposer à la mort de Jésus.

Les témoins qui ont signé la condamnation de Jésus sont :

- 1o. Daniel Robani, pharisien ;
- 2o. Jacques l'aroballe ;
- 3o. Raphaël, Robani ;
- 4o. Capet, citoyen.

Jésus sortira de la ville de Jérusalem par la porte de Struenus.

. La colonie française de Montréal s'est beaucoup émue, avec raison, de voir le drapeau français en berne au dessus de la porte du magasin de montres de l'agent consulaire de France, à l'occasion de la mort du grand déménageur de pendules, Guillaume de Prusse, quoique cette petite démonstration fasse en vérité plus de tort à celui qui en a pris l'initiative, qu'aux français qui ont élu domicile en Canada.

Je vois d'après les journaux que nombre d'allemands, eux-mêmes, devenus citoyens américains n'ont pas cru devoir déplorer la perte de l'homme qui a fait autant de mal à son pays qu'à la France.

A une réunion qui a eu lieu dernièrement en effet à San Francisco, un membre d'une société allemande proposa de mettre le pavillon en berne à l'occasion de la mort du chef de la maison de Hohenzollern, mais la discussion qui a eu lieu prouve que tous les allemands ne sont pas infatués outre mesure du régime despotique de leur pays, et la proposition a reçu le coup de grâce quand un des membres a prononcé les paroles suivantes :

« Si vous mettez votre drapeau à mi-mât, vous exprimez votre sympathie pour les institutions tyraniques de l'Allemagne. Si vous prenez une pareille résolution, vous protestez contre les institutions de la libre Amérique. »

Et le drapeau est resté dans sa boîte.

. La cause la plus célèbre qui ait passionné notre pays depuis un demi siècle s'est enfin terminée.

Fahey, le détective, accusé de vol avec effraction, a été reconnu coupable par les jurés et, il faut l'avouer, tout le monde s'attendait à ce verdict, qui est justifié par des preuves irréfutables.

Il est vrai que la défense s'est réservée quelques points de droit et que, si l'un d'eux est gagné, le coupable pourra peut-être éviter le pénitencier, mais la sentence n'en est pas moins prononcée par des hommes qui s'inquiètent fort peu des petites questions de chicane, et la justice est satisfaite.

Je n'insiste pas sur cette affaire ; le malheureux a été flétri comme il devait l'être, mais je songe à sa famille, à son beau-père, un vieux soldat, l'honneur personifié, à sa pauvre femme, à ses petits enfants et..... je ne me sens pas la force d'aller plus loin.

Cependant, si grande que soit sa faute, il reste au coupable... le repentir et... Dieu !

. Lundi dernier, l'Eglise de Notre-Dame, était toute tendue de noir, et dix mille personnes se pressaient dans l'immense nef de notre basilique.

On assistait aux funérailles de l'hon. sénateur J. B. Rolland, un des plus chauds amis du MONDE ILLUSTRÉ.

Cet excellent vieillard, toujours jeune sous des cheveux blancs, venait nous voir presque chaque jour et nous donnait des conseils que nous avons souvent écoutés, il nous aimait, comme tous les honnêtes gens ; et c'est lui qui, le premier, a donné son chèque pour encourager les concours littéraires du journal.

C'était un homme d'affaires et un honnête homme, deux qualités qui se rencontrent rarement dans notre siècle.

Leon Lédru

Heureuses les nations qui ressentent leurs malheurs plus vivement encore qu'elles ne jouissent de leurs triomphes !—FERDINAND DUC D'ORLÉANS.



SONNET

A. M. ERNEST MYRAND

Je sais une âme fière, un cœur noble et vaillant
Qui vient au champ de l'art, de glaner la victoire,
Son livre est là, sincère, ému, ferme et saillant—
Source patriotique où l'on veut toujours lire.

O mon pays aimé, Canada, sol géant
Dont le nom brille, fier, aux pages de l'histoire,
Tressaille de bonheur, sois fier de ton enfant
Dont l'avenir saura bien garder la mémoire.

Feuilletant du passé tous les livrets poudreux—
Perdus je ne sais où, qu'on achète ou qu'on donne,
Il en tient un chef-d'œuvre au style harmonieux.

On l'acclame partout, on l'admire, on le lit—
On s'abreuve à ces flots dont l'âme se remplit....

Ami, cet œuvre là vient tresser ta couronne.

Ch. A. Gauvreau

Isle Verte, mars 1888.

LA RÉSURRECTION

(Voir gravure)

La résurrection du Christ est un thème qui a fréquemment inspiré les peintres. Rubens l'a traité avec un éclat particulier dans l'admirable composition que nous reproduisons aujourd'hui.

A ce propos, il est intéressant de faire remarquer que les artistes modernes se sont permis de nombreuses licences dans les peintures qu'ils ont faites sur ce sujet. Nous lisons, en effet, les réflexions suivantes dans un recueil publié à Rome : « Le corps de Jésus ressuscité doit être représenté d'une admirable beauté, tout splendide et rayonnant. Il faut ne pas oublier les plaies faites par les clous et par la lance : elles augmentent la beauté du corps glorifié. Qui n'a vu des peintures de la résurrection dans lesquelles Jésus s'élève dans les airs, tandis que les soldats courent aux armes ? On a même représenté un chien aboyant avec force ! Une autre erreur est de peindre un sépulcre comme les nôtres, dont la pierre est renversée et dont Jésus sort en mettant un pied hors du sépulcre. L'Evangile et les saints pères nous apprennent que Jésus-Christ ressuscitant d'entre les morts, doué de l'agilité des corps glorieux, n'eut pas besoin de renverser la pierre du sépulcre : il sortit sans renverser cette pierre et sans le moindre bruit. Personne ne le vit et ne l'entendit sortir. La pierre ne fut ôtée que par l'ange, qui excita un tremblement de terre et renversa la porte du monument. On trouve quelquefois les soldats dormant autour du sépulcre : cela n'est pas vraisemblable, car la sévérité de la discipline romaine ne permet guère de le supposer. »

CHRONIQUE DES VOYAGES ET DE LA GÉOGRAPHIE

Voici quelle serait, d'après les évaluations récentes du général russe, A. de Tillo, l'étendue du cours des principaux fleuves du monde, dépassant 4,000 kilomètres :

Missouri-Mississippi.....	6,750 km.
Nil.....	6,470 —
Ta-King.....	5,083 —
Amazone.....	4,929 —
Yennisset et Selenga.....	4,750 —
Amour.....	4,700 —
Congo.....	4,640 —
Mackenzie.....	4,615 —

.

MŒURS ANNAMITES.—A propos des mœurs et coutumes de l'Annam, M. H. d'Estrey raconte que lorsqu'une jeune fille est arrivée à l'âge de quinze ans, le

père et la mère ornent les deux aînés élevés aux ancêtres de leurs familles, convoquent les proches parents et choisissent, pour présider la cérémonie, une dame âgée, réputée pour ses lumières et ses vertus.

Quand la cérémonie est prête, le père et la mère se placent devant les autels et disent à voix basse : « Nous avons pour devoir d'informer nos ancêtres que notre fille est, selon les rites nubiels dès ce jour, et que l'âge de quinze ans auquel elle est parvenue lui donne le droit de porter l'épingle. » Puis ils se prosternent quatre fois et les autres parents les imitent.

La dame qui précède prend alors une épingle déposée sur l'autel et la place sur le chignon de la jeune fille qu'elle ramène ensuite dans l'intérieur de la maison. A partir de ce moment, la jeune fille est à marier.

La cérémonie relative à l'imposition du bonnet viril sur la tête du jeune homme parvenu à l'âge de vingt ans, s'accomplit dans les mêmes conditions ; mais dans ce cas la cérémonie est présidée par le père ou le vieillard.

.

HONNEURS AUX EXPLORATEURS GÉOGRAPHES.—On a inaugurée, à Rouen (France), une plaque commémorative placée dans la chapelle Saint Etienne, en mémoire du fameux navigateur rouennais, Cavalier de La Salle, l'explorateur du Mississippi et de la Louisiane.

Cette plaque, la partie supérieure de laquelle se trouve le profil de Cavalier de La Salle, porte au-dessous l'inscription suivante :

A la mémoire de
ROBERT CAVALIER DE LA SALLE,
Baptisé à Rouen le 22 novembre 1643,
En la paroisse de St-Helbland,
Aujourd'hui réunie à l'église cathédrale de Notre-Dame.
Anobli le 13 mai 1675, par Louis XIV
En récompense des services rendus à son pays.
Mort le 9 mars 1687,
Après avoir découvert et exploré
Les bassins de l'Ohio et du Mississippi
Et pendant vingt années du Canada au golfe du Mexique
Fait connaître aux sauvages de l'Amérique
La religion chrétienne et le nom français.
Ce monument,
Consacré à honorer son patriotisme et sa piété,
A été érigé par les soins
De Monseigneur Thomas, archevêque de Rouen,
Primat de Normandie,
L'an mil huit cent quatre-vingt-sept.

.

COMMENT ON TUE A HANOI.—Le chef pirate Nam Xuan, que la population avait vu ramener à Hanoi enfermé dans une cage, a eu la tête tranchée à la porte de Song-Uay, lieu ordinaire des exécutions. On a exécuté également Kho-Kai, pirate condamné jadis à douze années de bagne et qui avait réussi à s'échapper. Repris les armes à la main, il a été condamné, conformément à la loi annamite, à être étranglé.

A l'heure fixée, le cortège est signalé : voici d'abord le quan-giam-sat, ou exécuteur des hautes-œuvres, à cheval, tout de rouge habillé et entouré de porteurs de drapeaux et d'oriflammes ; puis, au milieu d'une foule de linh armés de coupe-coupe, de lances et de fusils, le condamné. Il est traîné en pousse-pousse ; le pauvre diable, qui ne paie pas de mine avec ses haillons sordides, est accroupi, la cangue au cou, au fond du véhicule ; sur le devant trône majestueusement, flamberge au vent, un linh du tong-doc.

On fiche des piquets en terre et l'on fait asseoir le condamné le dos contre un piquet, les jambes allongées et légèrement écartées ; puis on l'attache par les bras et les épaules et l'on enfonce à côté de chacune de ses chevilles un nouveau piquet auquel on les amarre solidement ; on passe ensuite autour de son cou la corde à laquelle il a été fait un simple nœud et l'on attèle à chaque extrémité un coolie ramassé sur place. Les deux coolies saisissent en tremblant la corde, appuient un pied sur la hanche du supplicié et attendent le signal.

Le signal est donné, les deux bourreaux tirent violemment ; mais la strangulation ne se produit pas ; le supplicié est terriblement secoué, sa tête ballote de côté et d'autre, ses yeux roulent dans leur orbite et sa bouche reste fermée. Alors les deux coolies tirent de plus belle, la figure est congestionnée mais conserve encore une effrayante vitalité, la poitrine bat avec force. On ne sait vraiment pas quand aurait fini cette lugubre tragédie, si M. le vice-président de Hanoi n'avait donné ordre de mettre fin à cet effrayant spectacle en coupant le cou du condamné. Enfin, un des aides saisit le coupe-coupe d'un linh, un autre ramène les cheveux en avant de manière à bien découvrir la nuque ; le supplicié, de sa main attachée, esquisse une prière. Un des aides prend les cheveux à poignée pour bien tendre le cou, le coupe-coupe se lève, le quan-giam-sat fait un signe, il retombe, la tête roule à terre, le corps se redresse subitement, puis il s'affaisse de côté. Penlant environ dix secondes, on pouvait compter les pulsations au battement des artères ; quant à la tête, au bout d'une minute on voyait encore remuer les yeux, la bouche s'entr'ouvrait comme pour essayer de respirer.



LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

II

LE costume des anciens Guaymies était des plus primitif. Ils se teignaient le corps ; l'homme portait une simple bande d'écorce d'arbre (*mumi*) passée autour des reins, la femme une bande plus large lui descendant jusqu'aux genoux.

En temps de pluies, hommes et femmes portaient un grand manteau d'écorce d'arbre, sans manche, descendant jusqu'au dessous des genoux.

Comme ornements, des colliers et des bracelets en dents d'animaux ou en verroteries.

Dans les grandes cérémonies, les chefs avaient un diadème composé des plumes les plus éclatantes : celle du *metzal* sont les plus estimées.

A l'heure qu'il est, la plupart des Guaymies ont pris le costume des gens du pays.

On prétend que ces indiens, à l'instar de ceux de la Talamanca, fabriquaient des tissus de coton. M. Pinard n'ose pas l'affirmer, mais il déclare positif qu'à côté de toute maison indienne, le cotonnier pousse en liberté.

La femme, sur le point de devenir mère, était *bukuru* (takou). Elle se rendait à l'avance dans une hutte déposée sous forêt à cet effet, et où personne, si ce n'est une vieille femme désignée pour ce service, ne pouvait l'approcher.

Aussitôt après l'événement, elle se rendait à la rivière pour se baigner et y baigner l'enfant ; puis elle retournait à la maison commune où elle ne pouvait entrer qu'après avoir été purifiée par le *Sukia*, qui soufflait sur elle quelques bouffées de fumée de tabac.

L'enfant mâle recevait quelquefois un nom deux ou trois mois après sa naissance, mais le nom définitif ne lui était généralement appliqué qu'après la cérémonie de l'Urote.

Quant aux filles, elles n'étaient connues que sous le nom de fille d'un tel jusqu'au moment de la puberté. Alors on donnait une grande fête et c'était la plupart du temps à la suite de cette fête que la jeune fille se mariait.

Le mariage n'entraînait aucune cérémonie spéciale, mais le mari était obligé de payer aux parents de la jeune fille une certaine somme, suivant ses moyens.

La polygamie existe, sans être cependant très commune.

Aussitôt qu'une personne est gravement malade, on fait venir le *Sukia* ; si celui-ci, après examen du sujet, répond qu'il n'y a plus d'espoir, les proches parents du moribond le transportent dans la forêt et suspendent son hameau sous un petit hangar disposé à cet effet.

On l'abandonne alors à lui-même, en déposant près de lui une grande gourde pleine d'eau et quelques plantains.

Dès ce moment, personne ne peut l'approcher : il est *bukuru*.

Quand on suppose qu'il est mort, le *Sukia* est chargé de constater le décès ; immédiatement

on étend le corps sur des feuilles de lalanier, qu'on replie par-dessus et qu'on ligotte alors fortement ; puis on transporte le corps au loin dans la forêt, et là on le dépose sur un échafaudage.

M. Pinard n'a pu savoir ce que devient ensuite ce dépôt, mais tout porte à croire qu'au bout d'une année, une personne dont c'est l'office spécial, se rend auprès du cadavre, nettoie les ossements, et en fait un petit paquet bien lié dans un morceau d'étoffe ; les ossements ainsi disposés sont alors transportés en grande pompe à la sépulture de famille.

Plusieurs personnes ont affirmé au voyageur que la sépulture encore employée par les Guaymies est dans les *guacas* de leurs ancêtres ; d'autres, au contraire, lui ont dit qu'à l'instar de ce qui a eu lieu chez les B-ibis et les Cabecars de la Talamanca, l'endroit de la sépulture est dans une case en bois où les corps sont déposés sur des échafaudages.

Ils pensent qu'après la mort, l'Indien, ou son esprit, erre pendant longtemps et qu'il doit tra-

Il y a chez les Guaymies différentes espèces de fêtes ; nous ne parlerons ici que de la principale qui est celle de la *balza*.

Cette fête a lieu généralement au commencement de la saison sèche, et les invités s'y rendent en foule.

Quand une famille ou un village a décidé de pousser une *balzeria* et que l'époque en a été fixée, on expédie des messagers prévenir les maisons éloignées. Ces messagers portent des lianes auxquelles on a fait autant de nœuds qu'il y a de jours à courir avant le commencement de la fête ; on invite tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux.

Suivant les distances à parcourir, on se met en route afin d'arriver au lieu du rendez-vous deux jours avant ; chacun apporte les provisions nécessaires, car les organisateurs ne fournissent guère que la *chicha*.

Durant le trajet, les invités soufflent de temps en temps dans de grosses conques, dont le son doit faire connaître leur passage.

L'endroit choisi pour la circonstance est généralement une savane près d'une rivière.

Le jour désiré arrive ; tout le monde est debout dès la première heure, et se rend à la rivière pour s'y baigner. Le bain terminé, on se peint tout le corps d'une couleur unie, bleue ou rouge, la face seule décorée de figures très compliquées d'hommes, d'animaux ou d'arabesques telles qu'on en voit au musée du Trocadéro, sur des vases tirés des *guacas* et rapportés par M. Pinard.

Les femmes sont les artistes. Ce travail prend un certain temps, et le soleil est déjà haut vers le zénith avant que l'invité soit prêt : il se passe autour des reins et entre les jambes un morceau d'étoffe faite d'écorce d'arbre battue (*numi*), puis il se coiffe d'une peau d'animal dont la queue et les jambes flottent sur son dos.

Les animaux employés le plus communément sont le tigre, le fourmilier, l'ours à miel, etc.

Si la peau est trop grande, on n'emploie que la tête, à laquelle se trouvent pendues la queue et les pattes.

Chacun se rend alors sur le lieu désigné ; des groupes se forment en silence.

Peu à peu le tambour et les chants se font entendre, et l'on commence à boire la *chicha*. Durant ce temps, les femmes qui, elles aussi, se sont peintes pour la circonstance, rejoignent les groupes et, tout en buvant modérément, soutiennent le chant

et parlent entre elles en groupes animés.

Au bout de deux ou trois heures, la *chicha* a produit son effet ; l'un après l'autre se lève, après avoir jeté un défi à l'une des personnes du même groupe ; il est convenu que les personnes âgées doivent donner le signal.

Ces nouveaux venus suivent alors les danseurs et bientôt toute la savane est couverte de groupes ; les femmes se joignent à celui où se trouve leur mari.

Les deux danseurs sont maintenant en présence à environ vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Celui qui a jeté le défi tient dans la main droite un bâton, léger et spongieux, fait en bois de *balza* (bois-trompette des Antilles françaises) ; ce bâton a environ six pieds de longueur, formant boule à une extrémité et diminuant graduellement en grosseur vers la poignée.



La danse du bâton chez les Indiens de Panama.—(Voir page 381, col. 3).

verser maintes rivières à courant très rapide et nombre de forêts épaisses où fourmillent les animaux malfaisants.

Il arrive ainsi au bord d'une dernière rivière sur l'autre rive de laquelle se trouve leur paradis. C'est un lieu où ils ont, à volonté, la chasse et la pêche et une continuelle abondance de fruits de toutes espèces. Mais, une fois arrivé sur cette rivière, il doit attendre qu'un de ses parents ou amis, qui l'a précédé dans cette région, l'aperçoive et lui serve de pilote pour faire cette dernière traversée.

Autrefois, on déposait avec le mort tout ce qu'il possédait. Maintenant, l'indien connaît mieux la valeur des objets et ne sacrifie que ceux qui sont insignifiants, mais il enterre avec le mort des pièces de *numi* représentant les objets gardés, qui sont alors distribués entre les parents.

Tout en faisant mouvoir son corps, le danseur imprime à ce bâton un mouvement de va-et-vient et de rotation, puis le lance de toute sa force, visant les jambes de son adversaire de manière à le faire tomber.

Pendant ce temps, celui-ci danse en remuant les jambes avec une agilité surprenante afin d'esquiver le coup. S'il est touché et qu'il tombe, le vainqueur célèbre son triomphe en répétant vivement : *kaca, ca, ca...* etc. (il est tombé) de toute la force de ses poumons, et, gesticulant furieusement, il se précipite afin de reprendre son bâton, et le public applaudit par un certain grognement, riant aux dépens de celui qui s'est laissé toucher.

Si, au contraire, l'adversaire a esquivé le coup, alors les rôles changent et celui qui, tout à l'heure dansait pour esquiver le coup, prend le bâton.

Quand l'un ou l'autre se trouve trop fatigué ou blessé, il se retire.

Alors quelqu'un dans la foule s'avance et reprend immédiatement la danse, le bâton de balza n'étant jamais en repos tant que dure le chicha. Il y a environ un bâton pour douze danseurs.

La fête dure ainsi avec alternatives de danses et de libations jusqu'à ce que la chicha soit épuisée.

A la suite de la fête, beaucoup des Indiens se trouvent blessés grièvement, mais ceux qui peuvent résister le plus longtemps sont considérés comme les plus braves.

Il arrive souvent que cette fête se termine par une véritable orgie, dans laquelle s'engagent des rixes personnelles où nombre de pauvres diables restent sur le carreau.

La fête terminée, l'ivresse passée, chacun reprend le chemin de son habitation.

Les Guyamies aiment passionnément la balza et quelques-uns d'entre eux deviennent extrêmement experts dans l'art de jeter le bâton et de mouvoir les jambes afin d'esquiver les coups. Ils apprennent ce jeu dès leur plus tendre enfance, et il est arrivé à M. Pinard de voir s'y exercer de jeunes enfants de deux à trois ans.

Leurs instruments de musique se bornent à un tronc d'arbre qui a été creusé et sur l'une des extrémités duquel l'on a tendu une peau, cela représente pour eux le tambour. Qu'on y joigne une petite flûte d'os à trois trous et la conque marine dont ils usent beaucoup.

Les chants sont longs et monotones, divisés en couplets se terminant par un refrain que répète en chœur toute l'assistance.

M. Pinard croit que les Guyamies sont les descendants des Indiens qui construisirent les guacas (anciens tombeaux) par tout le Chiriqui, le Veraguas, l'Azuero et le Cocle.

Il y a, en effet, chez eux, une tradition qu'avant l'arrivée des Espagnols, et même durant une certaine période après cette événement, ils fabriquaient de la poterie ; mais, en raison de la facilité avec laquelle ils se procuraient des marmites et pots de fer bien plus durables, l'art se perdit peu à peu.

Ils connaissaient aussi le travail de l'or, du cuivre, et leur alliage ; on trouve même encore aujourd'hui, parmi les Guyamies du Valle Miranda, nombre d'ornements en ces différents métaux, qu'ils prétendent leur avoir été légués par leurs ancêtres et qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on rencontre dans les guacas au sud de la Cordillère.

M. Pinard, après un séjour assez prolongé à Jocuatabi, se remit en route, cette fois, pour franchir la Cordillère et tomber dans le Chiriqui du Sud. Il eut beaucoup de peine à se procurer des guides et porteurs et il ne fallut rien moins que l'intervention énergique du chef Cibicu, pour arriver à se les procurer.

Il y réussit enfin et, au nombre de huit, ils se mirent en route, remontant le Muoi jusqu'à ses sources.

Ce trajet leur prit trois jours de montées et de descentes continuelles.

Toute cette vallée est habitée. Les voyageurs passaient continuellement devant des maisons Indiennes avec leur plantations de plantains et de *pijibays*, mais ils n'osaient, malgré les ordres envoyés par le chef, s'en approcher trop près ; ils se tenaient à l'écart.

Le troisième jour, ils eurent à dormir sous

forêt dans une hutte que les guides établirent avec des feuilles de latanier. Ils étaient à une hauteur de 6,000 pieds. Le brouillard et la pluie ne les avaient pas quittés de toute la journée.

Le lendemain, au lever de l'aurore, ils se mettaient en route. Ils avaient, en effet, à franchir la Cordillère, par une série de pentes abruptes, où ils étaient souvent obligés de s'accrocher aux racines pour ne pas tomber.

Au dire de M. Pinard, cette dernière ascension fut peut-être une des plus pénibles qu'il lui ait été donné de faire durant toute sa vie d'excursion.

Les pentes franchies, ils arrivaient à une heure de l'après-midi, après six heures de marche incessante, au sommet de la Cordillère, à peu près à 7,560 pieds d'altitude.

La pluie et le brouillard obstruaient toute perspective.

C'est sur ce point que la légende prétendait qu'il existait une coupure ou dépression par où l'on pourrait faire passer un canal, et le col par où l'explorateur passait est un des moins élevés, à l'exception de ceux par où passent les routes de la Caldera ou Fish-Crick, aux pieds du Horqueta (3,625 pieds) et du volcan (3,350 pieds).

Ils arrivèrent, ce jour-là à une case abandonnée sur le versant méridional de la Cordillère. Le jour suivant, ils durent suivre les crêtes de la Sierra ayant à chaque instant, à leurs côtés, des précipices de 3,000 et 3,600 pieds de profondeur.

Peu après avoir quitté leur campement de la nuit et avoir escaladé un morné absolument dénudé de forêts, ils eurent une vue admirable de toute la côte Sud, qui depuis l'île de Cebaco jusqu'à la pointe de Burica, se déployait à leurs pieds, comme un magnifique panorama.

Ils durent ce jour-là traverser une de ces immenses barrancas, celle du Rio San Felix. Ils descendirent à 3,000 pieds environ pour, immédiatement, remonter presque à pic, de l'autre côté, la Hondura, haute de 3,600 pieds, s'accrochant aux brousses et aux herbes.

Au fond de cette barranca viennent se jeter, en cascades de 600 pieds d'altitude, les trois branches de la rivière qui se réunissent en bouillonnant dans cette entonnoir. C'était un spectacle sublime et sans pareil.

JULES GROS.

(La fin au prochain numéro)

LA MODE PRATIQUE

LA FENÊTRE

Il y a toujours quelque plaisir à aborder de temps en temps la décoration de la maison, en en saut qu'une fois par ha aid j'intéresserai tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, messieurs et dames, amis des charmes de l'intérieur.

Je rappelle ce que j'ai déjà dit du succès des vitraux, c'est afin d'ajouter ceci : le rouge anglais ne réussit pas en verrerie, si ce n'est peut-être dans quelques pièces rares et très chères. Lorsqu'on voudra obtenir le même effet, on emploiera tout simplement le verre rouge uni, et dessous, soit en doublure, soit à la place même du carreau de verre on mettra du verre anglais. Par transparence, le résultat est parfait.

Mais le vitrail ne convient ni à tous les goûts ni à tous les genres d'appartements. Il s'harmonise surtout avec l'ameublement sévère. Quelquefois on le remplace par une imitation en mousseline translucide. Les vitages de couleur sont du reste de grande mode. Je cite : les étamines rayées, les genres madras et persans, les fonds de tulle ou de guipure rouge andrinoïde, Henri II, à fleurs, oiseau, etc., etc.

En très-élégant, il y a la gaze à fond noir, brochée vieil or et couleurs, ou avec applications. Le store se fait en pareil.

Les guirlandes et les guirlandes d'art (fillet brodé) élamine brodée, en blanc, sont reçus avec faveur. La mousseline brodée, légèrement surannée, mais cependant toujours très-mettable comme tout article classique se modernise en la doublant d'un transparent de tarlatane ou de mousseline grossière.

Quand le genre du mobilier le permet, on peut aussi accrocher à la fenêtre ces singuliers rideaux japonais qui sont en réalité une énorme frange de petit tube en bois et de perles mélangées.

Je ne puis quitter le rayon des rideaux, comme on dit dans les magasins, sans ajouter un mot au sujet du voile de fauteuil que l'on y trouve. Il se fait carré, ou long si on doit le mettre sur un canapé, et de toutes les façons imaginable : broderies, soieries, étoffes peintes, étoffes lamées ou tissées d'or avec franges, dentelles, gallons, etc., etc.

COURINE JEANNE.

LES LARMES DU CHRIST

LÉGENDE CATHOLIQUE

Un soir—l'époque moderne allait bientôt commencer—un homme, le corps brisé par les fatigues d'une vie de trente trois années de souffrances et d'apostolat, l'âme meurtrie par la méchanceté et par l'ingratitude des siens, s'était réfugié au fond d'une grotte du jardin des Oliviers. Là, le front couché dans la poussière, les mains jointes sur ses genoux, il laissait tomber, au milieu de la solitude et de l'abandon qui l'enveloppaient, des paroles de prières et des sanglots.

Dès l'instant où sa tunique blanche avait frôlé les parois de ce réduit, les prophéties d'autrefois allaient avoir leur dénouement ; car, il était écrit que l'âme de cet homme serait triste jusqu'à la mort, et cette nuit, qui s'étendait si calme, si belle, si silencieuse sous le ciel de la Judée, ne devait plus être appelée, dans la suite des temps, que la nuit de l'Agonie.

.

Quelles pouvaient donc être les sombres et poignantes pensées qui faisaient alors perler de froides sueurs sur le visage du Fils de Dieu ?

Pourquoi ce perpétuel voile de tristesse—qu'une main d'en haut était venue poser sur la face du Sauveur, dès sa sortie de la crèche de Bethléem—était-il encore là planant au dessus de sa tête sacrée maintenant que l'instant suprême approchait ?

« Les peuples de Galilée l'ont vu pleurer, écrivait Donoso Cortès, la famille de Lazare l'a vu pleurer, Jérusalem l'a vu inondé de ses larmes. Tous, tous ont vu des larmes dans ses yeux : qui a vu le rire sur ses lèvres ? Et que voyaient ces yeux troublés devant qui étaient toutes choses, celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir ?

« Voyaient-ils le genre humain naviguant sur une mer calme et heureuse ? Non, non ! Ils voyaient Jérusalem tombant sur Dieu, les Romains tombant sur Jérusalem, le protestantisme tombant sur l'Eglise, les révolutions allaitées par le protestantisme tombant sur les sociétés, les socialistes tombant sur les civilisations, et le Dieu terrible, le Dieu de justice tombant sur tous. »

.

Ce soir-là donc, où tout s'était donné la main pour le trahir, le renier, le crucifier, l'immense flot de larmes échappées de ses paupières s'était mis à refluer violemment vers sa source, fouetté et refoulé par la main de son Père. Partout où ses yeux rougis voulaient se reposer, ils n'entrevoyaient dans la pénombre de la grotte que cyniques ambitions, haines atroces, dissimulations perfides, amitiés menteuses, crimes incroyables entassés au milieu de débris de sceptres, de fragments de trésoirs, de lambeaux de mitres, de tronçons d'épées. L'horrible vision, soutenue par la main de fer de l'athéisme, du blasphemisme, de la malhonnêteté, de la débauche, du parjure, de l'amour vendu, allait se déroulant lentement devant ce cœur défaillant et déjà un long cri d'angoisse s'était échappé des lèvres du Fils de Dieu, lorsque soudain tout disparut, pour faire place à quelque chose de plus horrible et de plus satanique.

.

Ces hommes qu'il était venu sauver, ces hommes pour qui il venait de commencer à se sacrifier, ces hommes à qui il allait léguer la goutte la plus pure de son sang divin—l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine—se pressaient les uns contre les autres, s'excitaient de la voix, s'encourageaient mutuellement, puis, se divisant par groupes, se ruaient sous le nom de démagogues, de libres-penseurs, de révolutionnaires, de socialistes, de tolérants, contre cette dernière trace du Sauveur laissée à la terre pour l'engager à se souvenir du ciel, et essayaient de la faire disparaître en la foulant sous leurs pieds. L'Eglise militante se mit alors à défiler majestueusement devant l'Agonisant. La poussière de ses autels que l'on martelait sans relâche, se prit à jaillir jusque sur le rebord de sa robe, et les figures des Papes, ses successeurs, pauvres, méprisés, bafoués, errants

comme le Maître, vinrent se refléter dans la prunelle du regard divin, si morne et pourtant si résigné.

C'était Pierre—qui dormait à quelques pas de là—Pierre chassé de Rome par l'empereur Claude, traqué comme une bête fauve, et crucifié la tête en bas.

Derrière lui, marchaient Anaclét exilé par Dioclétien, puis Clément I proscrit par Trajan et mourant privé de tout secours dans la ville déserte de Chersonèse; Corneille, enlevé du Saint-Siège par ordre de l'empereur Gallus et martyrisé loin de Rome; Luce I, exilé par Valérien et Gallien; Libère, emprisonné dans la Thrace par l'empereur Constance; Jean I, attiré sous de faux prétextes à Ravenne par le roi Théodoric et n'y trouvant que la mort au fond d'un cachot; Agapit I, forcé d'aller mourir à Constantinople par le roi Théodore; Silvère, refusant de condamner le concile de Chalcédoine, envoyé par l'empereur Justinien à Patara en Lycie, puis à l'île de Palmaria, pour y périr de faim et de misère; Vigile exilé sept ans par le même empereur et expirant à Syracuse; Martin I, chassé par Constantin II, bafoué en route, jeté sur un navire, promené pendant quinze mois de rivage en rivage, d'île en île jusqu'à Constantinople où il reçoit toutes sortes d'ignominies, puis déporté secrètement dans la Chersonèse Taurique où la mort vient le chercher au milieu de la plus affreuse des misères; Sergius I, arrêté par Justinien II; Grégoire III, assiégé dans Rome par les iconoclastes; Etienne III, obligé de se réfugier en France pour ne pas tomber entre les mains du farouche roi lombard, Astolf; Etienne IV, retenu prisonnier dans la basilique de Saint-Pierre même par le roi Didier; Léon III, tout sanglant et tout maculé de boue, les yeux crevés, la langue arrachée, et subissant ces tortures au milieu de Rome, le centre de la catholicité.

.

Placée en tête-à-tête avec toutes ces horreurs et ces abominations, la face du Sauveur suait le sang. Une épouvantable terreur comprimait son âme, il priait, mais pendant que ses lèvres bleues et gonflées murmuraient des paroles de pardon pour tous ces crimes, l'implacable vision continuait à se dérouler sur les parois de la grotte.

C'était Jean VIII, couvert de chaînes, et mourant empoisonné. Puis à sa suite apparaissaient Etienne V, fuyant devant une émeute et s'en allant mourir en France, où il était venu chercher refuge; Adrien III, mourant en France comme Etienne V; Etienne VI, étranglé dans sa prison par les ordres d'Adalbert, marquis de France; Léon V, rendant l'âme dans un cachot; Sergius III, chassé de Rome par une faction; Jean XI, périssant au fond d'une oubliette; Benoit V, fait prisonnier par Othon, empereur d'Allemagne, et terminant sa vie dans l'exil à Hambourg; Jean VII, exilé à Capoue; Benoit VI, fait prisonnier, enfermé au château Saint-Ange et étranglé par l'anti-pape Boniface VII; Jean XIV, s'éloignant de faim, en prison; Jean XV, Grégoire V, Sylvestre II, "le plus grand esprit du temps," dit M. Guizot, Benoit VIII, Grégoire VI, exilés du Saint-Siège; Clément II, fuyant le cachot qu'on lui préparait et allant mourir en Germanie; Léon IX, fait prisonnier par les Normands; Grégoire VII, toujours de l'aveu de Guizot, "le plus grand des papes du moyen âge," assiégé dans Rome par Henri VI, empereur d'Allemagne et se réfugiant à Solerne pour s'y coucher dans la tombe; Victor III, élu dans l'exil; Urbain II, y passant une partie de son pontificat; Pascal II, prisonnier d'Henri V d'Allemagne, trépassant d'épuisement et de douleurs à Bénévent; Gélase II, pour éviter le même sort, quittant Rome et s'en venant mourir à Cluny; Innocent II, Eugène III, Alexandre III, Luce III, Innocent III, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, Nicholas III, Martin IV, Honorius IV, Nicholas IV, Célestin V, Benoit XI, Urbain V, Grégoire XI, s'acheminant tristement vers le sol de l'étranger, loin de cette chaire de Pierre qui leur avait été confiée en dépôt sacré; Eugène IV, n'échappant que par la fuite à la fureur des Romains qui l'avaient fait prisonnier; Pie VII, arraché du Vatican par Napoléon 1er; Pie IX,

chassé par la révolution se réfugiant à Goète, puis mourant détroné dans cette Rome qu'il avait tant aimée; Léon XIII, le remplaçant sur le trône pontifical et demeurant dans la ville Eternelle pour y souffrir et lutter bravement contre les ennemis de la Papauté et du catholicisme...

.

.

Longtemps, longtemps encore, l'affieux cauchemar passa et repassa devant le Sauveur atterré; son âme ne pouvait encore s'habituer à une semblable ingratitude envers ceux qu'il avait marqués du sceau de son héritage et de son apostolat. L'holocauste lui paraissait impossible; il élevait les mains vers son Père; il allait le supplier une seconde fois d'éloigner de lui la terrible coupe, lorsqu'un cri de sublime résignation s'échappa de sa poitrine.

"Mon Père! si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite!"

.

Le sacrifice était accepté: le monde venait d'être sauvé.

.

Seulement, depuis cette nuit lugubre de l'agonie, les larmes du Christ ont continué à suinter lentement sur les joues de chacun de ses successeurs.

En s'essayant sur le trône de Saint-Pierre, chaque Pape doit aller les puiser au fond du calice amer du jardin des Oliviers. Dès qu'il l'a porté à ses lèvres, il se fait une sourde rumeur parmi les hommes qui ont aidé à crucifier leur Dieu. Ivres de sang et de vertige, ils se précipitent en foule sur les murs du Vatican, pour renverser d'un seul coup ce vase de la divine tribulation qui doit rester toujours là comme un éternel monument de leur déicide. Mais, écrasés aussi par une éternelle malédiction, leur rage restera toujours impuissante. Les larmes du Christ sont là pour protéger les portes de son Eglise, et toujours elles feront trouver à ceux qui voudront s'élever contre elles, les gémonies sur les bords du Tibre, la roche tarpéienne aux pieds du Capitole.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

CHOSSES ET AUTRES

—Chose bizarre: Pour avoir de l'argent devant soi, il faut l'avoir mis de côté.

—Sur les rivages du Connecticut, il y a 85,000 arpents réservée pour la culture des huîtres.

—Les Japonais ont une singulière, mais bien simple manière d'attacher leurs chevaux, dans la rue, quand il leur faut les laisser seuls; ils leur amarrent les deux pattes de devant ensemble.

—On demandait ces jours-ci, au catéchisme, à un jeune Irlandais pourquoi Adam et Ève avaient été chassés du paradis terrestre. "C'est p'tête ben, répondit-il ingénieusement, parce qu'ils ne pouvaient pas payer leur loyer."

—Une personne, avant de rentrer chez elle, étant allée faire sa prière dans l'église, s'y est endormie, la tête appuyée sur le tronc des pauvres. Le bedeau, l'ayant aperçue en faisant sa ronde, lui a immédiatement séparé la tête du tronc.

—Les plus grandes églises du monde sont: le Tabernacle de Spurgeon, Londres, pouvant contenir 7,000 personnes; St-Jean-de-Latran, Rome, 22,900; Sainte Sophie, Constantinople, 23,000; Saint-Paul, Londres, 25,000; Saint-Paul Rome, 32,000; Dôme de Millan, 37,000; Saint-Pierre, Rome, 54,000.

—Durant les quinze dernières années il a été tué dans le Golfe St-Laurent et les côtes du Labrador vingt-quatre millions de phoques, dont les peaux ont été expédiées en Angleterre. Il vient

de se former à Montréal une compagnie avec un capital de \$1,000,000, pour faire la pêche aux loups marins dans les eaux précitées.

—Il existe contre les avocats bien des préjugés qui n'ont pas leur raison d'être. Qu'est-ce qui a dit qu'ils se négligeaient quand il s'agissait de défendre la veuve et l'orphelin? Pure invention d'un cerveau jaloux sans doute, comme le prouve le fait suivant: Une succession d'Albany, en litige depuis douze ans, vient d'être définitivement réglée. Tout compte tiré, les héritiers reçoivent chacun quatre-vingt-cinq centins; tandis que les avocats, eux, retirent onze mille piastres chaque.

—S'il faut en croire le *Philadelphia Medical Times*, on viendrait de découvrir un nouveau traitement contre la phthisie qui, à défaut d'une efficacité dont la démonstration reste à fournir, a au moins le double mérite original et facile à suivre, même voyage. Il s'agit tout simplement de faire bouillir du lard dans du lait. L'écume n'est pas, comme on pourrait le croire, d'un médecin de Chicago, où l'on a du lard à revendre. Elle est d'un médecin russe, et l'on affirme que les premiers essais ont merveilleusement réussi. Il paraît, en effet, qu'au bout de quelques jours de ce régime, le poids augmente, la toux diminue, l'expectoration s'apaise et l'appétit revient. La chose, en définitive, n'a rien d'impossible ni d'in vraisemblable. Le lait est depuis longtemps usité pour suralimenter les phthisiques; le lard est, d'autre part, un aliment respiratoire.

—Pour calculer la puissance d'une lumière, approximativement, il faut comparer l'ombre projetée par une baguette dans la lumière d'une chandelle ordinaire, avec l'ombre de la lumière que vous voulez essayer. En rapprochant ou éloignant cette dernière de la baguette, vous atteindrez un point où l'ombre projetée par les deux lumières sera de la même intensité. L'intensité des deux lumières sont en proportion directe aux carrés de leur distance des ombres; par exemple, que la lumière à essayer soit à trois fois la distance de la chandelle, sa puissance sera neuf fois aussi grande.

L'on voit que la méthode est très simple.

UNE FÊTE ARTISTIQUE

Les amateurs de littérature choisie étant généralement des dilettanti de la belle musique, nous pensons aller tout simplement au-devant des goûts artistiques relevés de nos intelligents lecteurs en signalant à leur attention le programme tout-à-fait recherché du concert que donnent au Queen's Hall, le lundi de Pâques, 2 avril prochain, deux de nos estimées jeunes musiciennes, Mlle Eugénie Tessier, cantatrice, et Mlle Thérèse Boucher, violoniste et élève de M. F. Jehin-Prume.

L'espace nous fait défaut pour énumérer chacun des attrayants numéros de ce délicieux menu artistique, nous nous contenterons d'indiquer une nouvelle mélodie orientale, de De-Libes, "Chanson de l'Almée" qui vient de créer à Paris une véritable *furor*, et une gracieuse romance de Braga, "Les trois bouquets de Marguerite," avec accompagnement de violon. Mlle Tessier interprétera ces deux fines perles de l'art musical.

Mlle Boucher s'inscrit pour une page classique, la célèbre *Romanza* en *fa* de Beethoven, pour violon solo, ainsi que pour une étincelante "Valse de concert," composition de son distingué professeur. Puis, elle exécutera, avec son frère, M. François Boucher, (actuellement professeur de violon au Conservatoire de Toronto,) une brillante symphonie de Dancla, pour deux violons, et avec M. Prume et M. Boucher, l'intéressante "Sérénade humoristique, à l'Espagnole," trio composé par l'éminent virtuose Léonard et exécuté, à Paris, par lui-même, Alard et Sivori.

A côté de ces raretés musicales, quelque charmantes pages de Chopin, ainsi que plusieurs "morceaux d'ensemble," extraits choisis d'opéra français, seront interprétés par Mlle Sym, Mesdames Pratte et Hudon et MM. H. C. Saint-Pierre, E. Lebel, A. Mainville et A. Laverrière.

Nous rentrons, enfin, plus particulièrement dans le domaine du Monde Illustré en annonçant la déclamation de deux petits morceaux exquis, "Le Soufflet," et Eugène Manuel et "Définition," par Paul Billaud rendus tous deux par M. Paul Wiallard, professeur de chant et de déclamation.

—Done, rendez-vous général au Queen's Hall, lundi soir prochain.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 365.—ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

[D'après Bhâscara, auteur hindou du 12^{me} siècle, traduction de M. Léon Rodet, *Journal Asiatique*, janvier 1878.]

Un chasseur à l'affût compta dans la clairière
Un nombre de lapins qu'il faut trouver, amis,
Douze mangeaient du thyn, assis sur leur der-

rière,
Un huitième au carré dansait dans le taillis,
Saccageant le colza, le b é, la betterave.

Ils étaient si gentils que notre homme, un vrai
Oublia, nous dit-il, [brave,
Qu'il avait un fusil. [couds,

Mais s'il l'avait voulu, dans moins de vingt se-
Il en aurait rempli trois gibiers si profonds.
Combien de ces lapins passèrent devant lui,
C'est mon problème d'aujourd'hui.

No 366.—ENIGME

C'est un oiseau, et pour la rapidité il rivalise
avec le vol de l'aigle.

C'est un poisson, il fend la vague, qui jamais
encore ne porta de monstre plus grand.

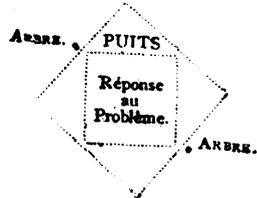
C'est un éléphant qui porte des tours sur
son énorme dos.

Il ressemble à l'engeance rampante des ar-
aignées lorsqu'il remue ses pieds.

Et, solidement cramponné avec sa dent
signée de fer, il se tient comme sur des pieds
inébranlables et brave l'ouragan.

No 364.—

SOLUTIONS :



ONT DEVINÉ :

P. J. Godillot, Lévis ; Ls. N. Prevost, vil-
lage Saint-Jean-Baptiste ; Florian Robillard,
Beauharnois ; Sphux, Valleyfield ; Elzéar
Vallerand, Victor Dostie, Joseph Langlois, J.
N. Duquet, jr., C. Moreau, Mme Fréderic
Juteau, Mlle A. LeRoyer, Québec ; Stanislas
Giroux, Mlle Bernadette Greffari, Sphokai,
E. Fourrier, Rosario, Louis Doré, L. A. Ló-
veillé, G. Ouellette, Joseph Lecours, J. O. S.
Larivé, Emile Solis, O. Routhier, Ab. M.
Peal, N. Chignon, Alphonse Raymond, Ro-
dolph Monty, Jules Hone, jr., Mlle Elvina
L., Art. Dumont, Wilfrid Beauvais, Oulon
Daoust, Mlle V. Giroux, Wilfrid Bisailon,
Arthur Verhianne, Montréal ; E. Latreille,
Trois-Rivières ; H. G. L. J. S. Ced. Fortier,
Québec ; Mlle Mary Baker, Beauharnois ; J.
M. Pigeon, Hochelaga ; Rémi Bayard, Saint-
Jean d'Iberville ; Mme Roy, Ottawa ; M. R.
Lamoureux, St-Henri ; H. E. N. C., Saint-
Hyacinthe ; Emile Pepin, S. Desjardins,
Ste-Cunegonde ; H. Lamontagne, Sorel ; I.
Latreille, Edmund Beaulieu, Trois-Rivières ;
J. Savard, fils, F. X. Guay, Joseph Paquet,
Chs L'Heureux, J. M. Clovis Fecteau, Qué-
bec ; E. de V., St Hyacinthe ; F. X. C.,
l'Islet ; Geo. Bittner, St-Romuald ; J. Bte.
Langlois, Valley Fall (R. I.) ; P. J. R. Al-
fred Alarie, Lévis ; Dr J. Lambert, St-Zé-
phirin ; Mlle N. Bernier, Lachine ; D. de S.
Noiseux, Farnham ; F. X. Lindsay, Saint-
Vallier ; A. Guillemette, Henri Paquin ; N.
Villeneuve, Homère Wolff, Montréal ; M. S.
Lupien Sherbrooke.

RUBANS DE SOIE

Nos lecteurs qui désireraient recevoir (par la
poste) un paquet élégant de Rubans extra fins
de différentes largeurs et tous de nuances à la
mode ; excellents pour garnitures de Bonnets,
Chapeaux, robes, ouvrages de fantaisie, collets,
etc., etc., peuvent faire une affaire magnifique,
vu la facilité récente de la grande maison de
gros Ribbon Manufacturing Co., en envoyant
seulement 25 cents, en timbres poste, à l'ad-
resse ci-dessous.

Comme prime spéciale, nous vous donnerons
le double de valeur qu'aucune autre maison en
Amérique, si vous nous envoyez les noms et
l'adresse postal, de dix dames *nouvellement*
mariées, en mentionnant le nom de ce journal.
Aucun coupon n'a moins de une verge de lon-
gueur.

On rend l'argent si l'on n'est pas satisfait.
Trois paquets pour 60 cents. Adresse se :
LONDON RIBBON AGENCY,
Jersey City, N. J

ANT. R. VALLEE

Marchand de timbres - poste pour collections
406, LAGAUCHETIÈRE, MONTREAL
Agents demandés

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

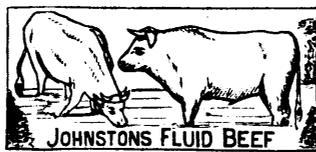
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies. Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Co-
tons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités
et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix
réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$3088



LA GLOIRE DE L'HOMME, C'EST SA VIGUEUR

ET LE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

EST LE GRAND DONNEUR DE FORCE

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL

LISEZ :

- SIDEBARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBARDS en vieux frêne pour..... 18.00
- SIDEBARDS en cer sier pour..... 21.60
- SIDEBARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos
prix. Une visite vous convaincra

WM. KING & CIE.,

NO 652 RUE CRAIG

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

- Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bou-
teilles de tout s grands.
- Moutarde Française, Gly-
cerine, Colloferres.
- Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes e pots.
- Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES COEURS) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

NO 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous avons ouvert un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRÈRE.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guériss infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475-RUE NOTRE-DAME-1475

Frank Leslie's Illustrated, le plus
complet
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 58
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

GANTS DE KID DENT'S 75c la paire
2 BOUTONS

BRETILLES HYGIENIQUES 25c la paire
VRAIS GRUYOT

CHEZ DE LORIMIER

1700, rue Notre-Dame, 2^{me} porte de l'église
Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 AVRIL PROCHAIN

COUT DU BILLET :

- PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
- DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

LES CERTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirment, avec plaisir, le témoignage
suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau
Minérale de St-Léon,

MONSIEUR.—C'est avec le plus grand plai-
sir que j'affirme que votre eau minérale de
St-Léon m'a complètement guérie des rhuma-
tismes, des maux de têtes et des indigestions
dont je souffrais depuis nombre d'années, cure
qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous
pouvez publier ce certificat si vous le jugez à
propos. Votre dévoué,

MADAME LÉGER,

Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-
Léon est vendue, en gros et en détail, par la
Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et
par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de
dix lignes dans un million de numéros de
principaux journaux américains et cette publi-
cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce
prix établit le taux à un cinquième de cent la
ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro
de chaque journal et, par conséquent, passera
sous les yeux de un million d'acheteurs de dif-
férents journaux ; — ou cinq millions de lec-
teurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que
chaque journal acheté est lu par au moins cinq
personnes en moyenne. Dix lignes font environ
75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque,
ou envoyez 80 cents pour un livre de 176 pages,
GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St.
New-York

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 31 mars 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

VOTRE admiration me semble montée sur un ton très haut, Gertrude! répondit Pauline en souriant, mais si rares que soient les merveilles dont vous parlez, elles me seraient parfaitement inutiles! Vous le savez comme moi, mes armoires et mes coffrets regorgent d'étoffes et d'écharpes, de parfums, de dentelles et de bijoux.

—Faut-il donc congédier le colporteur?

—Sans doute, puisque je ne veux aujourd'hui faire aucune emplette...

—Ah! madame la marquise, reprit la femme de chambre avec persistance, acheter quelque chose serait cependant une bonne action.

—Une bonne action, dites-vous?

—Oui, madame la marquise.

—Comment?

—Le brave homme est pauvre et chargé de famille, père de trois enfants qu'il a grand-peine à nourrir... Ses marchandises ne peuvent tenter que les gens riches, et les gens riches ne sont pas nombreux, si bien qu'il est loin d'être heureux.

—S'il en est ainsi, s'écria Pauline, qu'il vienne! faites-le monter! il ne sortira pas d'ici les mains vides, et la coquetterie trouvera son compte à la charité.

Gertrude sortit radiée. L'intelligente camériste venait de gagner loyalement deux mouchoirs de soie promis par le colporteur, à la condition qu'elle déciderait sa maîtresse à le recevoir. Au bout

de quelques minutes Gertrude reparut, précédant un petit homme sec et fluet, bizarrement vêtu, moitié à la française, moitié à l'orientale, basané de visage comme un mulâtre, et courbé sous le poids d'une balle énorme qui semblait écraser ses chétives épaules. La figure bronzée du petit homme exprimait un respect timide poussé presque jusqu'à la crainte. En présence de la marquise d'Hérouville, il offrait la physionomie d'un turc prêt à se prosterner devant son vizir.

—Mon ami, lui dit Pauline avec bonté, montrez-moi toutes les richesses apportées par vous, il est impossible que je ne trouve point parmi vos marchandises quelques objets à ma convenance.

Le petit homme croisa sur sa poitrine ses deux mains, inclina la tête en ployant le genou, puis se mit à défaire sa balle, et en étala le contenu sur les meubles et sur le tapis, sans prononcer une parole. Les deux enfants de la marquise avaient interrompu les jeux et regardaient le nouveau venu avec une muette curiosité. A la vue des étoffes éblouissantes, des babouches brodées d'or et des narguilés de Smyrne, ils se mirent à frapper dans leurs mains en poussant des exclamations joyeuses.

Lorsque le colporteur eut achevé son exhibition, et qu'il ne resta plus rien à sortir de la balle, il se recula de quelques pas, bien différent de ses confrères dont la loquacité proverbiale est intarissable, et qui s'essouffent à faire avec une verve gasconne l'éloge de leurs marchandises, il demeura silencieux, ne prenant la parole que pour répondre à Pauline lorsqu'elle lui demandait le prix ou l'usage de quelqu'un des objets étalés devant elle. Dans cette attitude d'immobilité complète, le colporteur ressemblait vaguement à une statue de bronze; pas un des muscles de son visage ne bougeait, seulement (lorsqu'il avait la certitude de n'être point observé, ses yeux vifs et perçants promenaient autour de la chambre des regards investigateurs et semblaient étudier les moindres dispositions de l'appartement. Pauline examina tout, avec attention et avec intérêt, pendant plus d'une heure; elle fit choix ensuite d'un assez grand nombre de pièces d'étoffes et de plusieurs bijoux tunisiens d'une forme originale elle paya en or le prix demandé par le marchand, et même elle ajouta libéralement quelque chose à cette somme, puis elle donna l'ordre à ses femmes d'aider le colporteur à remettre en bon ordre les marchandises dans la balle, et quand ce fut terminé, elle dit :

débitant des calembredaines inouïes à ses auditeurs stupéfaits et émerveillés. Sa complaisance le rendait déjà populaire dans le royaume des cuisines; il acheva la conquête de la valetaille par une libéralité grandiose et complètement inattendue.

—J'ai fait en haut, dit-il, d'excellentes affaires avec madame la marquise, votre digne maîtresse (puisse Dieu bénir la chère dame et lui donner longue vie et prospérité!), il est juste, mes chers amis, que je vous fasse profiter dans une certaine mesure de ma bonne fortune... acceptez donc sans scrupule, acceptez ces petits objets! mes bénéfices me permettent d'être généreux, et si toutes mes journées ressemblaient à celle d'aujourd'hui je serais bientôt un richard...

En même temps il distribuait aux femmes des rubans, des coupons d'étoffe; aux hommes des pipes turques ou des stylets mureques damasquinés. Ces présents, quoique d'une valeur assez minime, portèrent l'enthousiasme à son comble. Le cuisinier se fit un point d'honneur de servir au porteballe un dîner digne d'un ministre. Le maître d'hôtel daigna se rendre lui-même à la cave afin d'y choisir les plus vieux vins des meilleurs crus. Chacun voulut boire à la santé du voyageur, et l'expansion devint bientôt générale sous l'in-

fluence des verres pleins et des bouteilles vides. Les rôles alors changèrent complètement. Le petit homme au lieu de satisfaire la curiosité générale, comme il avait fait jusqu'alors, se mit à questionner à son tour et le fit avec une habileté si grande, que les valets ne soupçonnèrent pas le moins du monde qu'ils répondaient à un véritable interrogatoire. Bientôt le colporteur, grâce à ces langues si bien déliées, n'ignora rien de ce qui semblait l'intéresser outre mesure; nous voulons parler des habitudes d'intérieur et de la façon de vivre du marquis d'Hérouville et de sa femme. Le petit homme paraissait tenir particulièrement à savoir si les ab-



Lascars entra dans la salle basse et fut accueilli par une joyeuse acclamation.—(Page 95, col 1.)

—Gertrude, mon enfant, emmenez ce brave homme, et qu'on le fasse dîner à l'office...

Le colporteur balbutia quelques paroles de reconnaissance; il s'inclina au départ comme il avait fait à l'arrivée et suivit la camériste, en ayant soin de graver dans sa mémoire la topographie exacte des antichambres, des couloirs des galeries qu'il traversait et des escaliers que son guide lui faisait descendre. Une fois dans les régions inférieures du château, il fut entouré par tous les domestiques, et forcé de procéder à une exhibition nouvelle, à laquelle, nous devons le dire, il se prêta de la meilleure grâce du monde. La curiosité des valets, personne ne l'ignore, est en général bien autrement avide et exigeante que celle des maîtres. Le porteballe se vit harcelé longuement de questions saugrenues au sujet des pays lointains qu'il avait visités, et il lui fallut conter une histoire à propos de chaque objet rapporté par lui. Il se tira d'ailleurs avec une merveilleuse aisance de ces récits improvisés; autant, en présence de madame d'Hérouville, il s'était montré silencieux, réservé, timide, autant, au milieu de la livrée mâle et femelle, il fit preuve d'une façon inépuisable, d'un entrain soutenu, d'une fertilité d'imagination dignes des plus grands éloges. Il avait répondu à tout et trouvait moyen de garder son sérieux en

sences du marquis étaient fréquentes, si elles étaient régulières, et si elles se prolongeaient parfois pendant une journée et pendant une nuit tout entière... La table resta mise dans l'office jusqu'au soir, et le crépuscule commençait à descendre du ciel lorsque le bizarre personnage que nous avons mis en scène rechargea sur ses épaules sa balle beaucoup plus légère qu'au moment de son arrivée, et se dirigea vers la grille du château, sous la conduite du maître d'hôtel et d'un valet de pied. Il marchait d'un pas incertain et titubant, tranchons le mot, il festonnait, comme disent les trop fervents adorateurs de la dive bouteille, et son équilibre se trouvait par instants compromis au point de faire croire à une chute imminente.

—Ah! ça! mon brave, lui dit le maître d'hôtel, qui de son côté n'offrait point un aplomb bien irréprochable, vous me sembez un peu chancelant ce soir (c'est la faute du Chambertin!); voulez-vous un lit au château... je vous l'offre de bien bon cœur...

—Grand merci, répondit le porteballe, je suis plus solide que je n'en ai l'air... les jambes sont molles présentement, j'en conviens, mais elles ne refusent point le service... il faut que je sois à Paris demain matin, j'y suis attendu pour affaires et vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre

—Comme ça, vous allez voyager toute la nuit sur le grand chemin ?

—J'arriverai vers les deux heures du matin...

—Et si vous rencontrez des voleurs en route ?

—Est-ce qu'il y a des voleurs dans le pays ?...

—Dame !... on le dit...

—Je n'y crois point...

—On parle cependant plus qu'il ne faudrait d'une fameuse bande qui doit avoir son repaire pas bien loin d'ici...

—Contes de bonnes femmes que tout cela...

—Eh ! eh !... il ne faudrait pas trop s'y fier, et comme vous portez de l'argent et des marchandises précieuses, les brigands feraient une bonne affaire en mettant la main sur vous...

—Pas déjà si bonne, mon digne monsieur, car, s'ils entamaient la conversation, j'ai là de quoi leur répondre...

—Ah ! vous avez pris vos précautions ?...

—Mon Dieu, oui... regardez plutôt.

Le colporteur tira de ses poches deux pistolets doubles et les mit sous les yeux du maître d'hôtel.

—Diable ! s'écria ce dernier, ce sont là de bons chiens de garde... les voleurs seraient mal recus !

—J'ose le dire, mon digne monsieur !... je suis petit, mais j'ai du courage ! je défendrais ma vie et mon bien...

—Il ne me reste donc mon brave, qu'à vous souhaiter un heureux voyage.

—J'arriverai à bon port, soyez-en sûr. Mais je ne vous en remercie pas moins de votre offre obligeante...

—Suivez bien le milieu de la route et ne vous laissez point rouler dans la Seine...

—Je tîcherai...

La grille s'ouvrit et le colporteur s'éloigna dans la direction de Bougival en titubant plus que jamais.

—Le diable m'emporte s'il arrive cette nuit ! dit le maître d'hôtel au valet de pied en haussant les épaules, il va se laisser choir d'ici à cent pas, au fond de quelque fossé !... Tant pis pour lui !... Je m'en lave les mains... je lui ai offert l'hospitalité... je ne pouvais faire mieux ; le reste le regarde... Sur ce, rentrons, Baptiste... il fait grandement soif, mon garçon, et nous allons vider une bouteille ou deux.

Aussi longtemps que le colporteur put se croire en vue des deux hommes qui l'avaient reconduit jusqu'à la grille, il décrit de nombreux zigzags, et sa démarche fut celle d'un passager novice, debout sur le pont d'un navire et secoué par un tangage et par un roulis formidable, mais dès qu'il eut disparu dans les ténèbres, son attitude changea : sa taille se redressa, son pas devint ferme et assuré...

XXVIII

Le colporteur conserva cette allure rapide et dégagée jusqu'àuprès du cabaret de Sauvageon, dans lequel il entra. Un groupe de trois ou quatre buveurs entourait une des petites tables vertes, et vidait à grand bruit un énorme broc de vin d'Argenteuil. Le colporteur fit un signe de tête presque imperceptible à Sauvageon qui répondit par un clignement d'œil, et qui dit d'une voix très-haute :

—Ah ! ah ! vous voilà mon brave homme...

Vous m'apportez la forte toile dont j'avais besoin pour nappes et serviettes... C'est bien... J'aime l'exactitude... Venez avec moi par ici... Nous allons examiner la marchandise ensemble.

En même temps le prétendu Caillebotte prenait sur une des tables un flambeau muni de sa chandelle allumée et montait au premier étage, suivi du porteballe. Au bout de dix minutes ce dernier, débarrassé de son costume semi-oriental et de l'épaisse couche de bistre qui recouvrait sa figure, sortait du cabaret par une porte de derrière, descendait dans un des canots amarrés au bord de l'eau, et mettait le cap sur le Moulin-Rouge. Il trouva le baron de Lascars debout auprès de l'embarcadère.

—Enfin te voilà, Liseron ! s'écria le chef des Pirates de la Seine. Je t'attendais avec impatience !

—J'ai bien employé ma journée, répondit le lieutenant, et j'ose me flatter, capitaine, que vous serez content de moi.

Après ce début, Liseron rendit compte à Roland de tout ce qu'il avait appris dans cette journée si

bien employée, et le faux Joël Macquart se montra satisfait des renseignements.

—Y a-t-il des ordres pour demain, capitaine ? demanda le lieutenant comblé des éloges les plus flatteurs.

—Oui...

—Lesquels ?

—Arrange-toi pour avoir chaque jour, à partir de demain, deux hommes en faction depuis le matin jusqu'au soir vis-à-vis la grille du château de Port-Marly.

—C'est facile, capitaine, mais ces deux hommes n'attireront-ils pas l'attention ?

—Non, en s'y prenant adroitement... il suffira de varier les costumes et de créer des situations vraisemblables. L'une de nos vedettes, par exemple, pourra pêcher éternellement à la ligne sans exciter le plus léger soupçon... Le pêcheur à la ligne, n'est-il pas, de sa nature, patient et obstiné ? un mendiant qui se repose, un ivrogne devant son vin dans un fossé, un paysan faisant paître la chèvre qu'il tient en laisse, sont aussi gens inoffensifs dont on ne saurait se méfier... Rien n'empêchera notre second émissaire de jouer successivement tous ces rôles.

—Ce sera fait, capitaine... La consigne de nos vedettes, s'il vous plaît ?...

—Surveiller les mouvements du marquis d'Hérouville et me prévenir sans perdre une minute du moment de son départ soit pour Versailles, soit pour Paris...

—Suffit, capitaine... Vous serez obéi religieusement.

* * *

Laissons s'écouler un intervalle d'une quinzaine de jours. Les deux espions placés par les ordres de Lascars et par les soins de Liseron à proximité des grilles du château de Port-Marly avaient exercé la plus active surveillance, et leurs rapports confirmaient les renseignements donnés par le lieutenant, c'est-à-dire que chaque semaine, le lundi et le vendredi, Tancredi d'Hérouville quittait son château vers deux heures de l'après-midi, pour se rendre soit à Paris, soit à Versailles, où l'appelaient les devoirs de sa charge, et ne revenait que le mardi et le samedi dans la matinée. Lascars avait décidé qu'il agirait dans la nuit du lundi au mardi de la troisième semaine, à l'époque où le croissant presque invisible de la nouvelle lune laissait les ténèbres régner en souveraines sur la terre. Le jour fixé arriva. L'un des espions, ce jour-là, vint au Moulin-Rouge, un peu après trois heures, et apprit au capitaine que M. d'Hérouville venait de partir comme de coutume, emmenant avec lui son cocher, son valet de chambre et deux valets de pied. Le temps était sombre et couvert. De grands nuages se traînaient lentement au-dessus des campagnes jaunies par l'automne et ne laissaient pas soupçonner derrière eux la présence du soleil.

—Ceci nous promet une nuit obscure ! murmura Lascars, une nuit telle enfin qu'il le faut à des projets comme les miens !

Son visage prit une expression de joie sinistre et ses yeux étincelèrent d'un feu sombre, tandis qu'il approchait de ses lèvres un petit sifflet d'argent dont le son bien connu avertissait Liseron qu'il fallait accourir. Le lieutenant ne se fit point attendre.

—Vous avez besoin de moi, maître ? demanda-t-il.

—L'expédition est pour cette nuit... répondit Lascars.

Liseron se frotta les mains.

—Nous allons donc enfin rendre visite au château de Port-Marly ! s'écria-t-il ; bonne affaire ! nous ne reviendrons pas les mains vides !... Pour quelle heure le départ, capitaine !

—Nous partirons d'ici à onze heures et demie. Nous entrerons dans le château à une heure après minuit...

—Voilà qui me semble merveilleusement combiné ! une heure du matin, c'est le moment du plus lourd sommeil. Emmènerons-nous toute la bande ?

—Non.

—Combien d'hommes ?

—Douze suffiront... tu choisiras les plus actifs et les plus solides.

—Oui, maître... Quelle tenue ?...

—La tenue habituelle d'expédition. Haillons déchiquetés, loques pendantes, visage noircis, et méconnaissable.

—Les armes ?

—Pistolets, hachettes et couteaux. En outre, chaque homme devra porter à sa ceinture deux torches résineuses qui serviront à allumer l'incendie.

—Je surveillerai tous ces détails... votre plan, capitaine, est-il entièrement arrêté ?

—Oui.

—Puis-je le connaître ?

—Plus tard. Je t'instruirai de mes intentions quand il en sera temps.

Liseron porta la main à son bonnet de laine en façon de salut militaire.

—Suffit, murmura-t-il, j'attendrai. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner, capitaine ?

—Non.

Le lieutenant s'éloignait, Lascars le rappela.

—Tu m'as dit, je crois, lui demanda-t-il, que madame d'Hérouville est belle ?

—Si elle est belle ! s'écria Liseron avec feu. Ah ! sacrébleu ! je le crois bien ! Moi qui vous parle, capitaine, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, même pas les peintures et les statues qui sont dans le palais du roi.

—Et continua Lascars, les valets du château affirment que le marquis aime sa femme.

—C'est-à-dire qu'il en est fou ! qu'il en perd la tête ! et, entre nous, capitaine, voilà une chose que je comprends, car à sa place j'en ferais autant ! Si vous voulez me donner la marquise pour ma part de pillage, je ne réclamerai pas autre chose et je me déclarerai content et satisfait de mon sort.

Le baron haussa les épaules.

—Ne va pas t'aviser de devenir sentimental, mon pauvre Liseron, dit-il ensuite avec un rire moqueur, tu serais un homme perdu ! je n'ai jamais compris les bandits romanesques... Contente-toi d'aimer le bon vin et d'adorer les beaux écus neufs ! c'est là ton lot !... Crois-moi, n'en souhaite jamais d'autre.

Le lieutenant se retira, quelque peu confus de cette admonestation railleuse et Lascars, resté seul, se dit à lui-même :

—Décidément le démon m'inspire ! il vient de me montrer la voie qu'il faut suivre pour que ma vengeance soit complète !... Marquis Tancredi d'Hérouville, c'est la honte et non le sang qui payera votre dette ! une morte bien-aimée emporte d'abord avec elle le cœur brisé de son époux, puis le temps passe, le désespoir s'éteint, l'époux oublieux reprend son cœur, mais on pleure des larmes de sang, des larmes inguérissables, sur une femme vivante, vivante et déshonorée !

À onze heures du soir, ce jour-là, le plus étrange spectacle s'offrait aux regards dans la grande salle du Moulin-Rouge. Cette pièce était de dimensions imposantes, elle occupait presque en entier le rez-de-chaussée du vieux bâtiment ; les meules, les blutoirs et les engrenages qui la garnissaient autrefois avaient disparu, et nous ne saurions trouver pour elle de point de comparaison plus exact que l'entrepont d'un vaisseau de haut bord, dont on aurait supprimé les mâts, les embrasures et les canons. Elle servait tout à la fois de dortoir et de réfectoire aux Pirates de la Seine. Un nombre de hamacs correspondant au nombre des hommes de la bande se suspendait le long des murs, et le milieu était occupé par une table énorme formée de planches ajustées grossièrement et clouées par des tréteaux. Quatre lampes de cuivre, à larges becs, suspendues au plafond par des chaînes de fer, répandaient dans la grande salle une clarté relativement vive, car nous prions nos lecteurs de se souvenir que ceci se passait à une époque où l'éclairage avait encore à faire de notables progrès. La table était couverte de grands plats de faïence commune contenant les restes d'un repas plus platureux que délicat, consistant en montagnes de choux et de pommes de terre au lard, moutons rôtis et jeunes cochons grillés presque entiers. Une multitude de brocs de bois cerclés de fer et de bouteilles noires au gros ventre prouvaient jusqu'à l'évidence que ni le vin ni l'eau-de-vie n'avaient fait défaut. Le festin, cependant, ne tournait à l'orgie d'aucune façon. Les dialogues étaient bruyants, il est vrai, et

les répliques s'échangeaient avec vivacité entre les nombreux convives assis autour de la table sur des bancs de bois et des escabelles, mais on n'entendait retentir ni menaces, ni vociférations, ni chansons tapageuses. Chose digne de remarque et d'admiration, aucun des Pirates n'était ivre. Ceux qui devaient passer la nuit dans leurs lits, buvaient encore en cassant des noix ou bourraient leurs courtes pipes aux tuyaux plus noirs que l'ébène. Les onze hommes prêts à partir sous la conduite du capitaine et du lieutenant, mettaient la dernière main à leurs préparatifs. Déjà ils avaient revêtu leurs costumes d'expédition, et jamais loques plus pittoresques, jamais haillons plus triomphants ne firent battre le cœur et ne charmèrent les crayons de l'immortel Callot, ce Michel Ange de la guenille fièrement portée. Les douze pirates ainsi vêtus semblaient des échappés de la *Cour des Miracles*.

Les uns faisaient jouer les batteries de leurs pistolets et s'assuraient que les bassinets étaient remplis de poudre bien sèche. D'autres donnaient le fil, à l'aide de tessons de faïence, aux lames courtes et larges de leurs couteaux et de leurs hachettes. Quelques-uns, enfin, achevaient de se noircir le visage avec une préparation composée de suie écrasée dans l'huile, ce qui leur prêtait un aspect hideux, effrayant, et les rendait complètement méconnaissables. Onze heures et demie sonnèrent. Lascars entra dans la salle basse et fut accueilli par une joyeuse acclamation. Le capitaine des Pirates de la Seine portait un costume moins délabré que les vêtements de ses soldats, il ne se teignait jamais la figure. Les exigences des rôles qu'il lui fallait jouer, et la nécessité de revêtir divers déguisements, l'avaient contraint à couper la longue barbe noire, mélangée de fils d'argent, avec laquelle nous l'avons vu faire sa première apparition dans le cabaret du *Goujon-Aventureux*. Il s'était procuré chez un loueur de costumes de perruques et de masques pour les bals masqués de l'Opéra, une barbe rousse ample et touffue qui s'ajustait merveilleusement à son visage dont elle cachait plus des trois quarts. Une chevelure postiche également rousse à grandes mèches ébouriffées, sur laquelle reposait un bonnet de laine, suffisait, avec sa barbe, à rendre complète sa métamorphose.

— Camarades, dit-il aux bandits qui s'étaient levés et qui l'entouraient, nous tentons cette nuit une entreprise qui, si elle réussit, doit nous rapporter plus d'or qu'aucune de nos expéditions précédentes.

Interrompu pendant une ou deux secondes par un brouhaha d'enthousiasme, il continua, aussitôt que le calme fut rétabli :

— Je compte sur votre prudence et sur votre discipline accoutumées... obéissance passive à mes moindres ordres, telle est la première, telle est la condition indispensable du succès... Quant au courage, je n'en parle pas... Vos preuves ne sont plus à faire!... En route, camarades, et que ceux qui restent souhaitent bonne chance à ceux qui partent.

La petite troupe quitta la salle basse du Moulin-Rouge et prit le chemin de l'embarcadère.

XXIX

Pendant la nuit précédente, un mauvais rêve, ou plutôt un lourd cauchemar était venu s'asseoir sur la poitrine de Pauline et l'oppresser péniblement. Le jour naissant avait chassé le cauchemar sans même laisser dans l'esprit de la jeune femme un souvenir bien distinct de ses terreurs nocturnes, mais la marquise n'en était pas moins restée sous une impression profonde de tristesse et de vague effroi.

— Chère bien-aimée, s'écria Tancrede en donnant à sa femme le baiser du matin, qu'as-tu donc ? comme te voilà pâle !

— J'ai mal dormi... répondit Pauline.

— Es-tu souffrante ?

— Physiquement, non... moralement, oui...

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que mon âme est pleine de noir, et que je sens malgré moi mes yeux se remplir de larmes...

En effet, tandis que Pauline disait ce qui précède, ses paupières se mouillaient, et deux ou trois

perles liquides se suspendaient à ses longs cils de velours.

— Mon Dieu ! reprit Tancrede très émue et très agité en serrant la marquise dans ses bras, mon Dieu, chère enfant, tu pleures !

— Je te répète que c'est sans le vouloir...

— Mais enfin, poursuivit le marquis, ce n'est pas, ce ne peut pas être sans motif... Pourquoi ces larmes ?

— Je l'ignore...

— Qu'est-il arrivé ?

— Rien...

— Ce chagrin qui t'opresse, d'où vient-il ?

— Je ne le sais pas ; d'ailleurs ce n'est point un chagrin qui mon bonheur est si grand, si complet, si infini, que les anges eux-mêmes doivent me l'envier dans le ciel !... je suis heureuse, je le comprends... je ne l'ai jamais si bien compris... mais il me semble que je vais cesser de l'être...

— Cesser d'être heureuse, ma Pauline ! y songes-tu ! c'est de la folie !...

— Oui, sans doute, oui... c'est de la folie... mais tu m'interroges... je réponds...

— Personne au monde ne peut rien contre ton bonheur, poursuivit le marquis, ou plutôt contre le nôtre, car notre bonheur, c'est notre amour, et notre amour ne finira pas !...

— Oh ! jamais... jamais... s'écria Pauline, mon cœur n'aura battu que pour toi quand la mort viendra le glacer !...

— Que parles-tu de mort, au printemps de la vie !... d'où te viennent ces idées lugubres ?...

— De cette tristesse de mon âme dont la cause m'est inconnue. J'ai de sombres pressentiments, il me semble qu'une catastrophe inévitable nous menace et va nous atteindre... Il me semble que toute ma joie, toutes mes félicités vont s'évanouir comme un rêve.

En ce moment les larmes de Pauline firent explosion et coulèrent avec abondance pendant quelques secondes, tandis qu'elle appuyait sa tête blonde sur l'épaule de son mari. Ce dernier prit dans ses mains les deux mains de la jeune femme et les couvrit de baisers, puis il murmura près de son oreille, de cette voix douce et caressante avec laquelle on parle aux enfants :

— Chère bien-aimée, je ne t'ai jamais vue ainsi. Tu ne souffres pas physiquement, dis-tu... tu te trompes... Tes mains sont brûlantes de fièvre... un malaise dont tu ne te rends pas compte amène à sa suite ces angoisses morales... cherchons ensemble d'où vient ce malaise... nous vivons ici dans une solitude presque absolue, n'en éprouves-tu pas quelque ennui... Ceci m'expliquerait tout, chère femme, car l'ennui est un mal terrible...

Un sourire vint aux lèvres de Pauline, semblable à un joyeux rayon de soleil perçant les nuages qui versent la pluie.

— Ai-je bien deviné ? demanda Tancrede.

— Ah ! mon ami, me connais-tu si mal ? répondit vivement la marquise, la solitude avec toi, avec nos enfants, c'est le ciel ! Si l'ennui pouvait m'atteindre auprès de trois êtres chéris, je serais indigne d'être heureuse ! Mais, grâce au ciel, il n'en est rien ! Cette résidence est un vrai paradis terrestre où les journées me semblent trop courtes et les heures trop rapides !... Ne cherche pas plus longtemps, je t'en prie, le mot d'une énigme insoluble... J'ai mal dormi, je te le répète... Des rêves étranges et sinistres, dont le souvenir est effacé maintenant, ont troublé mon sommeil. Je suis restée sans doute sous l'impression de ces vains fantômes de la nuit... cette impression se dissipera... Elle se dissipa déjà, je le sens, avant une heure les pressentiments et les tristesses qui m'assiégeaient au moment du réveil auront pris la fuite, et tu me retrouveras telle que je suis en réalité, telle que je veux être toujours, heureuse et souriante, avec la reconnaissance du présent et la confiance en l'avenir.

— Pauline, que tu me fais de bien !... que tes paroles sont douces et consolantes ! s'écria M. d'Hérouville. Oui, je te crois... je veux te croire, j'avais déjà peur, chère enfant, mais voici le nuage qui s'envole et le ciel qui redevient pur.

La marquise avait dit la vérité, ou du moins, en prononçant les paroles que nous venons de reproduire, elle était de bonne foi. Tandis que tout en parlant, elle appuyait son front sur l'épaule forte et sur la poitrine loyale de son mari

bien-aimé, les vagues angoisses, flottant dans son atmosphère s'évanouissaient et bientôt elles eurent complètement disparu, ainsi qu'une neige fondue par les premiers rayons du soleil d'avril. La matinée se passa comme de coutume, et, vers midi, Pauline se trouva si bien remise que, lorsque Tancrede lui fit l'offre de rester auprès d'elle ce jour-là et de ne point aller à Versailles où l'appelaient cependant d'impérieux devoirs et où son absence ne pouvait manquer d'être remarquée, elle n'y voulut pas consentir, et, souriante et gaie, elle conduisit le marquis jusqu'au carrosse qui devait l'emporter pour vingt-quatre heures. M. d'Hérouville s'éloigna parfaitement rassuré. Aussitôt que le bruit des chevaux et des roues du brillant équipage eut cessé de se faire entendre, Pauline prit ses deux fils par la main et s'engagea avec eux dans l'une des longues avenues de tilleuls qui gravissaient le flanc des collines derrière le château. Parvenue à l'endroit le plus élevé du parc elle s'arrêta dans une salle de verdure ombragée par des marronniers deux fois séculaires, et entourée de larges bancs de pierre polie formant le cercle autour d'une table de marbre digne de supporter les homériques festins des chevaliers de la Table-Ronde. Là elle s'assit sur un des bancs, et tandis qu'Armand et Paul jouaient à ses pieds avec les marrons d'Inde qui jonchaient le sol, elle contempla longtemps l'horizon magnifique s'étendant à perte de vue sous ses yeux. Au milieu des campagnes semées de villages et de maisons, la Seine déroulait ses méandres comme les anneaux d'un serpent immense moiré d'argent et d'azur. Les grands arbres de cette île étroite et longue qui s'avance jusqu'aux dernières maisons de Port-Marly formaient un vif contraste avec les tons vaporeux et lointains fuyant dans la brume, que couronnaient d'une sorte de coupole nuageuse les fumées de la grande ville assise aux confins de la plaine. On connaît ce panorama, l'un des plus beaux qui soient au monde ; il n'existe pas un Parisien, croyons-nous qui plus d'une fois ne l'ait contemplé du haut de la terrasse de Saint-Germain, mais, pour en bien connaître, pour en bien apprécier les joyeuses splendeurs, il faut le voir illuminé par les rayons d'un soleil radieux. Lorsqu'au contraire un ciel nuageux et morne tamise à grand-peine dans l'espace des clartés pâles, et semble étendre devant les yeux du spectateur un rideau de brouillards transparents, ces plaines qui s'étendent à perte de vue, ces horizons succédant aux horizons, dégagent une immense tristesse, une insurmontable mélancolie... La campagne parisienne et la campagne de Rome (les deux extrêmes cependant !) produisent alors le même effet... Ce jour-là, nous l'avons dit, le ciel était bas et sombre et cette tristesse pénétrante dont nous venons de parler s'exhalait de toutes choses. Pauline, à peine remise du malaise moral dont nous connaissons les causes, ne pouvait manquer de ressentir très-vivement cette impression. En effet ses idées noires, ses pressentiments de mauvais augure lui revinrent presque aussitôt ; elle s'effraya de sa solitude, elle regretta d'avoir laissé partir Tancrede ; son cœur se gonfla de nouveau ; ses larmes recommencèrent à couler ; il lui sembla qu'un danger inconnu, mais terrible, était près d'elle, autour d'elle, l'enveloppant de toutes parts, et que ce danger, d'une minute à l'autre, allait se révéler sous une forme effroyable. Ces appréhensions funestes grandirent avec une foudroyante rapidité. La marquise, à moitié folle d'épouvante, interrompit les jeux de ses fils, et, prenant dans ses bras le petit Armand qui n'aurait pu la suivre assez vite, elle se dirigea haletante et éperdue vers le château...

XXX

Lorsque madame d'Hérouville eut quitté les avenues sombres et mystérieuses où ses pas, bien légers pourtant, résonnaient comme sous les voûtes d'une cathédrale, lorsque devant elle se déroulèrent les riantes pelouses semées de fleurs qui s'étendaient autour du château, lorsque enfin elle se retrouva tout près de ses serviteurs et de ses femmes, elle ressentit un soulagement immense ; ses folles terreurs s'apaisèrent, un calme relatif entra dans son âme... Elle ralentit le pas, entra dans le château, regagna son appartement

et n'en sortit plus. Les heures de cette journée s'écoulèrent avec une lenteur désespérante.

— Mon Dieu ! se disait la jeune femme en regardant l'aiguille d'or se traîner sur le cadran émaillé de la pendule, mon Dieu ! si Tancrède était là, il me semble que je n'aurais jamais éprouvé de bonheur pareil à celui que me donnerait sa présence ! Mais il ne reviendra que demain ! Ah ! demain n'arrivera jamais ?...

Un instant Pauline eut l'idée de monter en carrosse et de rejoindre son mari à Versailles. Pendant quelques minutes ce désir la domina si complètement qu'elle sonna l'une de ses femmes pour lui donner l'ordre de faire atteler, mais au moment de parler, elle hésita, elle recula, et finit par renoncer à ce brusque départ.

— Tancrède me croirait folle ! se dit-elle, et n'aurait-il pas un peu raison ? En réalité, qu'ai-je à craindre ? d'où me vient la faiblesse étrange de souffrir d'une façon si cruelle pour d'absurdes pressentiments ?... J'ai honte de moi-même et je veux être forte !

La nuit arriva. Les ténèbres enveloppèrent d'un voile impénétrable le parc et le château. En même temps que l'obscurité descendait du ciel, les craintes de Pauline changèrent de nature, ou plutôt, si nous pouvons ainsi parler, elles prirent corps. La jeune femme se souvint de ces terribles histoires de vols à main armée, de pillage et d'incendies, dont on prétendait que les rives de la Seine et les campagnes environnantes, dans un rayon de plusieurs lieues venaient d'être le théâtre. Jusqu'alors elle n'avait prêté qu'une oreille distraite et presque incrédule aux récits de ces violences et de ces attentats. Elle devint subitement croyante ; elle ne mit plus rien en doute de ce qu'elle avait entendu conter, et son imagination exaltée grandit encore la légende sinistre des bandits invisibles... Une fois dans cette voie, elle ne s'arrêta plus ; elle se persuada que déjà le château, sans doute, était investi par une bande d'assassins, et, toute frémissante, elle fit appeler son valet de chambre.

— Laurent, lui demanda-t-elle, avez-vous entendu parler des crimes nocturnes qui désolent la contrée ?

— Oui, madame la marquise, répondit le valet.

— Ces crimes sont affreux, n'est-ce pas, et ils se renouvellent chaque nuit ?...

— Si madame la marquise veut bien me permettre d'exprimer mon opinion personnelle, j'aurai l'honneur de lui dire qu'il doit y avoir une certaine exagération dans les bruits qui courent à ce sujet. Voici d'ailleurs quelque temps déjà qu'on ne parle plus de rien. Il paraît que les brigands se tiennent tranquilles, ou qu'ils ont quitté le pays, ce qui vaudrait mieux encore...

— Ah ! s'écria vivement Pauline, on ne parle plus de ces effroyables célérités ?...

— Non, madame la marquise.

— Vous en êtes certain ?...

Le valet de chambre s'inclina d'une façon affirmative. Madame d'Hérouville, un peu rassurée, reprit :

— On ne saurait néanmoins s'entourer de trop de précautions lorsqu'il s'agit des plus graves intérêts et même de la vie. L'absence de M. le marquis m'impose d'ailleurs des devoirs auxquels je ne manquerai pas. Vous allez, Laurent, prendre trois hommes bien armés, et munis de lanternes, et vous ferez avec eux une ronde dans le parc.

Le valet de chambre sortit pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir, tout en se disant que rien ne semblait justifier ces mesures exceptionnelles et cette surveillance inaccoutumée ; mais Laurent était un bon serviteur ; il obéissait sans discuter, même lorsqu'il ne comprenait et n'approuvait pas. En conséquence, il arma de carabines et de lanternes le jardinier chef et les deux palefreniers, puis, à la tête de cette petite troupe il explora très consciencieusement le parc. Cette exploration dura environ une heure et demie. Au bout de ce temps, le valet de chambre se présenta de nouveau devant Pauline.

— Eh bien ?... lui demanda cette dernière.

— J'ai fait ce que madame la marquise m'avait ordonné, répondit Laurent.

— Et vous n'avez rien vu de suspect ?

— Absolument rien. Tout est tranquille. Jamais nuit d'automne ne fut plus sombre, mais en même temps ne fut plus calme.

— C'est bien... Je vous recommande, Laurent, de veiller vous-même à ce que toutes les portes du château soient rigoureusement fermées.

— Madame la marquise, c'est un soin que je prends chaque soir, sans y manquer jamais.

— Vous pouvez vous retirer maintenant... Ah ! un instant encore... les pavillons qui se trouvent à droite et à gauche de la grille d'honneur sont-ils habités ?...

— Oui, madame la marquise.

— Par qui ?

— Par les aides-jardiniers.

— Deux rigoureux jeunes gens, je crois ?

— Deux hercules, madame la marquise.

— Donnez des armes à ces braves garçons, et enjoignez-leur de ma part de monter la garde jusqu'au point du jour autour du château... Ajoutez que comme ce que j'attends d'eux ne fait en aucune façon partie de leur service, ils recevront demain matin une ample gratification à titre d'indemnité de la nuit blanche qu'ils vont passer.

— Madame la marquise sera religieusement obéie, mais la gratification serait inutile. Chacun ici doit se trouver trop heureux de se mettre pour toutes choses aux ordres de madame la marquise.

— Je sais que je suis servie avec zèle, répondit Pauline en souriant, mais je sais aussi qu'un juste récompense n'a jamais rien gâté.

— Madame la marquise est mille fois trop bonne.

— C'est bien, Laurent... Je n'ai plus besoin de vous ce soir, allez et faites ce que je vous dit.

Le valet de chambre s'inclina respectueusement et sortit. Au moment où il refermait la porte derrière lui, l'horloge du château et la pendule de la cheminée sonnèrent la demie après dix heures. Absorbée par les préoccupations puissantes et insurmontables dont nous connaissons la nature, madame d'Hérouville, pour la première fois depuis qu'elle était mère, avait oublié ses enfants. D'habitude le sommeil s'emparait d'eux vers neuf heures, et alors, sans réclamer l'aide de ses femmes de chambre, Pauline les déshabillait elle-même et les plaçait dans les petits lits jumeaux où ils s'endormaient aussitôt du sommeil des anges pour ne se plus réveiller qu'aux naissantes clartés du jour.

Ce soir-là, nous le répétons, la marquise, distraite ou plutôt absorbée, ne s'était point souvenue que l'heure du repos arrivait pour les deux chérubins, après une longue journée de luttés et de jeux bruyants. Paul, l'aîné des fils de Pauline, dormait dans un fauteuil immense, au fond duquel il s'était blotti gracieusement. Sa pose était charmante. Son corps souple se ployait comme la tige d'une fleur ; sa tête blonde reposait sur son épaule, et son visage, quoique immobile, offrait une expression fière et joyeuse. Armand, le plus petit, avait été vaincu par le sommeil au pied du fauteuil dans lequel se trouvait son frère. Le tapis moelleux lui servait de couche, et de son bras gauche à demi ployé il s'était fait un oreiller. Pauline, à peu près rappelée à elle-même par les paroles tout à fait rassurantes de Laurent, tressaillit et rougit en voyant de quel oubli elle s'était rendue coupable. Le sentiment de la tendresse et de ses devoirs de mère lui revint avec la promptitude de l'éclair. Elle eut tout à la fois un sourire sur les lèvres et des larmes dans les yeux.

— Chers amours... balbutia-t-elle, qu'avais-je donc fait de mon cœur et de ma pensée, pour que ma pensée et mon cœur aient pu s'éloigner de vous un instant ?...

Elle se pencha vers Paul dont elle baisa le front pur et blanc, puis elle le déshabilla d'une main si légère que c'est à peine si le petit garçon souleva ses paupières fatiguées et entr'ouvrit les yeux.

— Mère chérie, balbutia-t-il, ton petit Paul a sommeil, bien sommeil, il ne faut pas le réveiller. Mère chérie, bonsoir.

— Mon petit Paul ne peut dormir avant d'avoir fait sa prière à Dieu, répondit la marquise en effleurant d'un nouveau baiser les cheveux blonds de l'enfant.

Le fils de Roland de Lascars ne se fit point répéter ces paroles. Il se souleva tout ensommeillé ; il s'agenouilla sur le fauteuil ; il joignit ses deux mains mignonnes, avec un geste digne de saint Jean le Précurseur, peint par le divin Raphaël, et ses lèvres roses murmurèrent :

— Petit Jésus, je vous donne mon cœur. Veillez sur moi et sur ceux que j'aime. Faites que je sois

bon et qu'ils soient heureux. Petit Jésus, bénissez la nuit qui commence comme vous avez béni la journée qui s'achève."

Et complètement endormi, il retomba dans les bras de sa mère. La marquise, à son tour, se mit à genoux près de son fils : elle éleva ses mains et ses yeux vers le ciel, et cette prière ardente s'échappa de son cœur plutôt que de ses lèvres :

— Dieu de miséricorde et de bonté, vous avez entendu cet enfant, car les voix innocentes arrivent jusqu'à vous !... C'est en son nom que je vous implore !... Daignez recevoir dans votre sein l'âme de son malheureux père !... Seigneur, protégez mes fils, protégez mon mari bien-aimé, et si quelque malheur menace l'un de nous, permettez que ce malheur frappe sur moi et non sur eux."

Pauline prit ensuite le jeune garçon dans ses bras et le coucha sans interrompre son sommeil. Il en fut de même pour le petit Armand, dont les paupières restèrent closes tandis que sa mère le déshabillait et l'étendait dans sa couche mignonne. Pendant quelques secondes, la marquise contempla ses deux enfants, et la plus sublime expression d'amour maternel se peignit sur son visage, puis elle s'approcha de l'une des croisées qu'elle ouvrit, et elle se pencha au dehors. Elle ne pouvait rien voir, nous le savons, mais elle entendit très distinctement le bruit de pas lourds et irréguliers foulant le sable sous ses fenêtres.

— Qui donc est là ? demanda-t-elle avec un commencement d'inquiétude.

— Madame la marquise, c'est moi, Guillot, répondit une voix rude.

— Madame la marquise, c'est moi, Justin, ajouta presque en même temps une seconde voix non moins rustique.

Justin et Guillot étaient les deux aides-jardiniers logés dans les pavillons contigus à la grille d'honneur.

— Madame la marquise, reprit Guillot, nous exécutons les ordres que Laurent est venu nous donner de votre part. Nous faisons faction autour du château.

— Ah ! dame ! oui, appuya Justin, nous faisons faction tout de même, et nous avons des fusils chargés à balle. Ah ! mais !... Et si des malintentionnés arrivaient, nous saurions les recevoir !...

— C'est bien, mes amis... dit Pauline, faites bonne garde cette nuit et venez me trouver demain matin.

— Oui, madame la marquise, nous n'y manquerons pas.

— Si je suis contente de vous, vous serez contents de moi.

— Oui, madame la marquise. Oh ! nous sommes tranquilles là dessus.

Pauline referma la fenêtre et sonna ses femmes qui la déshabillèrent et quittèrent sa chambre à coucher après avoir allumé la veilleuse placée dans une coupe d'albâtre suspendue au plafond sur une chaîne d'argent. Le logis des caméristes occupait, immédiatement au-dessous de l'appartement de la marquise, un petit entresol, mis en communication avec le cabinet de toilette par un escalier de service. Pauline, restée seule, traversa le salon et s'assura que la porte de l'antichambre qui s'ouvrait sur la galerie était fermée à clef et à double tour. Cette précaution prise, elle se coucha, et certaine que de bons serviteurs veillaient au dehors et rendaient toute surprise impossible, elle s'endormit d'un sommeil assez calme au moment où la pendule sonnait minuit. Rejoignons Justin et Guillot. Les deux aides-jardiniers, électrisés par l'espoir de la gratification promise, s'étaient sentis pleins de zèle dans le premier moment. Le fusil sur l'épaule et fredonnant du bout des lèvres une chanson populaire, ils allaient gaillardement, mais sans marcher l'un près de l'autre. Partis du même point en se tournant le dos, ils faisaient chacun de leur côté, le tour de la moitié du château ; ce trajet accompli, ils se rencontraient, échangeaient quelques mots, pironnaient sur leurs talons et recommençaient. Ceci dura environ une heure. Au bout de ce temps Justin et Guillot s'arrêtèrent d'un commun accord en face l'un de l'autre, et le dialogue suivant s'engagea :

— Dis donc, Justin.

— Hein, Guillot ?

— Les jambes me rentrent dans le corps, saistu ?... Et à toi ?...

A suivre